Le COURRIER du
Cinéma
DECEMBRE 1939

5 f.

JOSSELINE GAËL

TRES PROCHAINEMENT
JULES BERRY et BLANCHE MONTEL dans
"MON PERE ET MON PAPA".

FRANCE-FILM

COMPAGNIE CANADIENNE-FRANÇAISE

PREMIÈRE ET SEULE DISTRIBUTRICE DU FILM PARLANT FRANCAIS.

EDIFICE RAILWAY EXCHANGE. 637 OUEST RUE CRAIG. MONTREAL

LE COURRIER DU CINEMA

VOLUME 4 -- No 12 Membre de l'A. B. C. DECEMBRE 1939

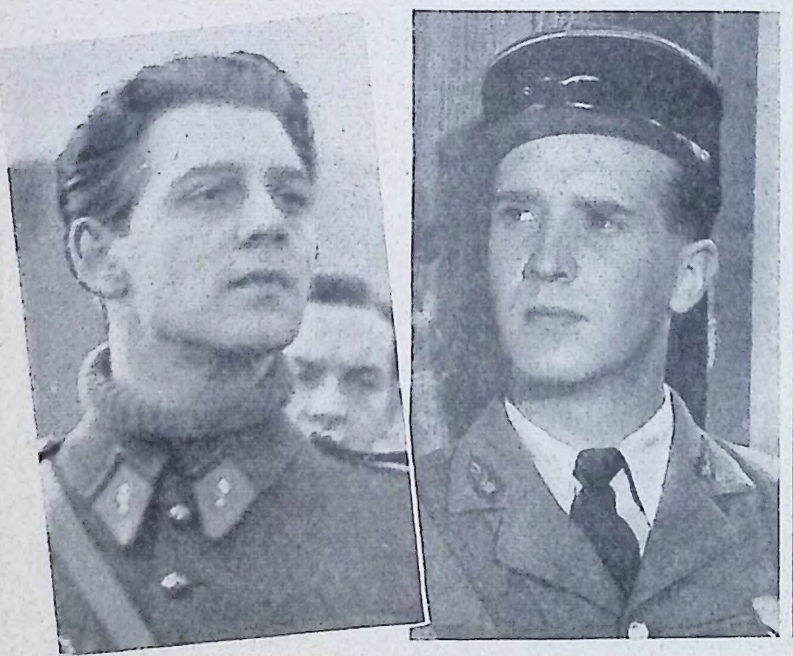
Face à l'ennemi l'artiste français poursuit son oeuvre de paix

Fiers de servir la Patrie, plusieurs artistes doivent par ordre du ministère de la Guerre retourner aux studios terminer leurs films.--En semant la joie ils contribueront au moral des troupes.

LES dépêches de Paris nous ont appris que les artistes de la scène et du cinéma ont été momentanément démobilisés afin de leur permettre de poursuivre leur travail. Cette décision du ministère français de la Guerre ne doit pas cependant nous faire oublier que l'artiste de cinéma reste quand même sous les armes. Lorsque la Patrie est en danger rien n'arrête le citoyen français . . . quel qu'il soit. Les artistes de l'écran ont déjà fait très belle figure dans les premiers engagements de Sarrebruck, dans les Vosges et sur la Moselle. Déjà l'écran français compte une victime. Pierre Mingand, le partenaire habituel de Danielle Darrieux a été blessé au cours d'une reconnaissance en territoire ennemi. Aux dernières nouvelles l'artiste se remettait lentement d'une blessure assez sérieuse. La démobilisation affecte d'abord Charles Boyer et Jean Gabin. Le premier pourra terminer le "Corsaire" et le second achever "Remorques". Mais Jean Murat, commandant d'escadrille est demeuré à son poste.

De même pour René Dary capitaine dans le fameux régiment alpin "Les Diables Bleus". Jean-Pierre Aumont d'abord affecté à l'armée de l'air a été, par la suite, logé à l'hôtel Continental de Paris en charge du service de la censure des dépêches d'outre-mer. Bernard Lancret lieutenant en second dans l'infanterie, l'un des cadets du cinéma poursuit son service sur la Ligne Maginot. La tournure actuelle des événements — commandée par la politique internationale — doit nous réjouir. La France étant bien défendue, (on l'a vu par le film "Sommes-nous défendus") à sa frontière il n'est plus nécessaire d'immobiliser des milliers d'hommes. Les artistes ont été démobilisés mais demeurent en service commandé. En continuant leur travail aux studios ils travaillent encore pour la cause de la paix. Il faut que ceux de l'arrière et du front soient distraits et amusés. Pour cela il faut des films, il faut du théâtre. Maurice Chevalier et Joséphine Baker sont allés au front même donner la primeur des chansons qu'ils vont créer sous peu au Casino de Paris.

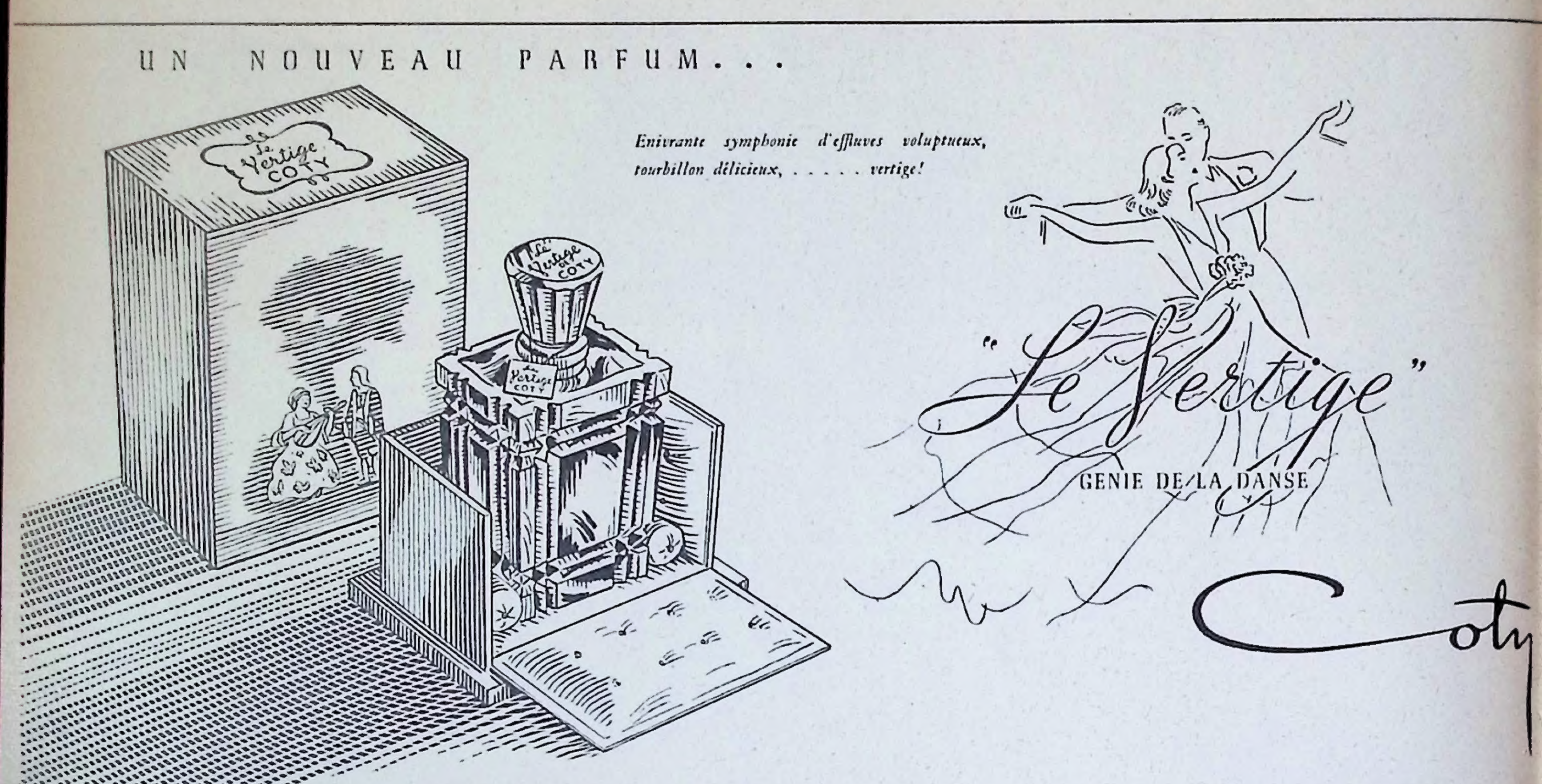
Il y a mille et une façons de faire la guerre: les unes aussi glorieuses que les autres. Aux artistes de l'écran incombent la noble tâche de divertir les troupiers. Mieux encore. Nous apprenons que la plupart des artistes ont refusé de toucher leur cachet pour les films réalisés ces derniers jours. Leurs émoluments ont été versés aux cantines et autres œuvres de secours militaires. Noble geste bien digne de ceux que nous avons tant de fois applaudis. Une centaine des artistes les plus en vedette n'ont pas hésité à répondre à l'appel de leur pays. Quelle belle leçon! Victor Francen lui-même; Charles Vanel, Harry Baur, tous réformés ayant passé l'âge réglementaire ont supplié l'autorité militaire de leur confier une besogne. N'importe laquelle. Ils ont voulu faire leur part. Nous les aimions tous ces artistes mais aujourd'hui un quelque chose de plus beau et de plus grand s'attachera à leur gloire et nous les rendra plus chers.



Quatre héros de fiction . . . et de guerre ! Tous les artistes français ont vaillamment répondu à l'appel de leur pays. Chacun a rejoint son régiment où le poste que lui assigna le commandement. C'est ainsi que Jean-Pierre Aumont, aviateur a été délégué à un poste de surveillance des câbles pour le service de la censure. Bernard Lancret est officier d'infanterie et en service actif sur la Ligne Maginot. Jean Murat a rejoint son escadrille à Villacoublay. Aviateur décoré Murat ne tardera pas, comme en 1916 à se signaler par son courage et son audace réfléchie. Enfin voici René Dary chasseur alpin. La France, avec de tels hommes et des millions d'autres, est bien défendue.

Le "COURRIER DU CINEMA LIMITEE" est enregistré au Parlement comme matière de seconde classe. L'abonnement est de cinquante sous par année. Représentants. Québec, M. Ls-E. Verret, Cinéma de Paris: Sherbrooke, M. L. Perreault, Cinéma de Paris; Saint-Hyacinthe, M. J. Morin, Théâtre Corona; Trois-Rivières, M. J.-A. Lapolice, Cinéma de Paris; distributeurs à Montréal, Charron et Fils; à Québec, Agence Québecoise de Distribution Enrg.; à Chicoutimi, Agence de Journaux Inc.; à Sherbrooke, Librairie Notre-Dame; aux Trois-Rivières, Robert et Robert: Saint-Hyacinthe, Librairie Choquette. Chaque copie se vend $0.05. Adressez toute correspondance au bureau principal, 637, rue Craig O. suite 1110, téléphone LAncaster 5141. Edouard Garand, Directeur-commercial.

UN NOUVEAU PARFUM...



"L'Empreinte du dieu" se réalise à Zeebruge actuellement

Léonide Moguy poursuit en Belgique la réalisation des extérieurs de l'*Empreinte du dieu*. La troupe qui s'était tout d'abord fixée à Bruxelles a émigré à Bruges, où pendant plusieurs jours on a tourné devant la maison de Van Bergen (Pierre Blanchar) sur le quai Sainte-Anne, avec Wilfrida (Dita Parlo), Karelina (Blanchette Brunoy) et Mosselman (Pierre Larquey). De Bruges, artistes et techniciens se sont rendus à Anvers où des prises de vue extrêmement importantes ont été réalisées sur le port. Enfin ces jours derniers, c'est à Zeebruge que le travail se poursuivait, Zeebruge dont la résurrection en tant que port est l'idéal que poursuit le héros principal de *L'Empreinte du dieu*. Partout le meilleur accueil est réservé aux cinéastes, car le nom de l'auteur du roman, Maxence Van der Meersch est très populaire en Belgique et dans les régions qui bordent la frontière.

▼

Le merci de Stroheim à la France

A l'étonnement général, on a appris que M. Eric von Stroheim avait, en 1912, "servi" au Mexique, et en 1917 aux Etats-Unis.

Ainsi que beaucoup d'étrangers appartenant au théâtre ou au cinéma, il a offert ses services. On a décliné son offre. Les règlements interdisent tout engagement au-delà de 40 ans. Plusieurs artistes étrangers sont dans ce cas. Qu'importe par son offre Stroheim a voulu montrer à quel point il avait apprécié l'hospitalité de la France.

▼

Pierre Wolff a écrit un scénario de film pour lequel il retient le titre *L'Homme qui cherche la Vérité*.

Le bel artiste JACQUES ERWIN que nous avons applaudi en personne en janvier dernier auprès de GABY MORLAY tient un rôle de premier plan dans "Frères Corses" dont la sortie est prochaine. L'excellent artiste y tient un rôle intensément dramatique.

La tournée des grands films

Dans la nuit profonde, une auto s'arrête devant un cinéma. Deux jeunes Parisiennes en descendent et braquent leur lampe de poche sur la façade de l'établissement, afin de déchiffrer le titre du film projeté...

Eclats de rire... Elles viennent de lire ces trois mots:

"Lumières de Paris"...

Quelques minutes plus tard, nouvel arrêt devant une asile obscure... comme la rue:

—On joue "Alerte aux Indes!"

Mais cette alerte si lointaine qu'elle soit, leur en fait redouter une plus proche...

Voici la voiture devant un autre grand cinéma. Il est malheureusement fermé.

Mais sur la porte, s'étale encore le nom du dernier film ayant figuré au programme:

"Dernière jeunesse"...

Est-ce pour être agréable à la célèbre vedette de music-hall qui habite — depuis de longues années — l'immeuble voisin ?...

▼

Liliane Harvey tournera en France" Un verre d'eau"

Lilian Harvey tourne actuellement, on le sait, *Sérénade*, épisode romantique de la vie de Franz Schubert. Mais déjà, celle qui fut l'éblouissante vedette du "Chemin du Paradis", pense à son prochain film. Et c'est encore en France qu'il sera tourné .

Il s'agit de la fameuse pièce d'Eugène Scribe. *Un verre d'eau*. La société qui produit actuellement *Sérénade* assurera aussi la réalisation de ce nouveau film.

▼

Henri Garat et Renée Saint-Cyr sont les principaux interprètes du premier film produit par Henri Garat. Mis en scène par Jean-Paul Poulin et se passant en grande partie à la Légion. Ce film a pour titre "*Le Chemin de l'Honneur*".

Ce que les artistes voulaient être dans leur jeunesse!

MARIE BELL: danseuse
SACHA GUITRY: maquilleur
CHARLES TRENET: peintre
VERA KORENE: journaliste

JULES BERRY: évêque
ALBERT PREJEAN: boxeur
MICHEL SIMON: aviateur
FERNAND GRAVEY: matelot

Fernand GRAVEY

Lorsqu'il était tout enfant, Fernand Gravey sentit l'appel de la mer. Il s'engagea à bord d'un navire-école: le "Worcesters", sur lequel il bourlingua pendant quatre ans.

Jules BERRY

Elevé dans les principes religieux les plus sévères, Jules, né Paufiquet, songea tou d'abord à entrer au séminaire. Il fut ensuite architecte avant que de passer devant Antoine une audition remarquée.

Meg LEMONNIER

A Londres, où elle vécut jusqu'à l'âge de 15 ans, Meg Lemonnier rêvait de soigner les malades. Un de ses jeux préférés était de jouer au médecin avec ses poupées.

Jean GABIN

A 17 ans, Jean Gabin était apprenti dans une laminerie. Dès sa plus tendre jeunesse, il n'avait qu'une passion: regarder les locomotives; qu'un rêve, apprendre à les conduire à une allure vertigineuse.

Albert PREJEAN

Gosse de Paris Albert Préjean débuta comme messager à la Bourse ! puis devint, sous le nom de Nager, un poulaiin de Georges Carpentier jusqu'au jour où un "swing" bien placé le dégoûta à jamais du ring.

Michel SIMON

A seize ans, dans sa Suisse natale, Michel Simon rêvait de devenir aviateur. Il connut bien des métiers; seul son rêve d'enfant ne s'est point réalisé.

BOUCOT

Il connut lui aussi bien des années pénibles. Il exerça des quantités de métiers, mais c'est encore à celui de peintre en bâtiments qu'il songe avec le plus de plaisir.

Marie BELL

A sept ans la jeune Marie Bell était un petit rat d'opéra au grand théâtre de Bordeaux. Elle sentit l'appel impérieux du théâtre quand la Comédie-Française vint à l'Opéra de cette ville.

Sacha GUITRY

Dès l'âge de cinq ans, Sacha Guitry ne songeait qu'à jouer la comédie. Quelques années plus tard il invitait des jeunes filles à qui il donnait, le plus sérieusement du monde, des leçons de maquillage.

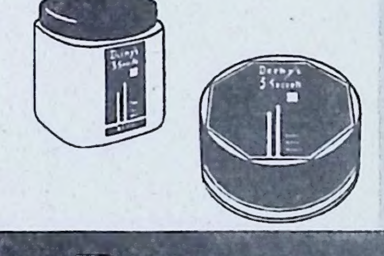
Charles TRENET

Il aurait pu être tabellion et succéder à l'auteur de ses jours comme notaire. Mais peut-on imaginer que dès sa plus tendre enfance, le Fou chantant aurait pu supposer qu'il dresserait un jour des contrats de mariage et recevrait des testaments ! Dès l'âge de douze ans — et il n'y a pas si longtemps qu'il a atteint le double de cet âge heureux — il rêvait d'égaler Raphaël. Il peignait des aquarelles, organisait des expositions et vendait ses toiles, sans doute pour s'acheter des sucres d'orge. Il était aussi poète et dédiait à sa mère des poèmes où brillaient des rimes de ce genre: "Je suis en caleçon. — Je suis un petit garçon", qui annonçaient le parolier de "Fleur bleue". Et à quinze ans, il adressait au "Mercure de France" un poème qui, naturellement, s'intitulait: "Jeunesse".

Comme son père, en dehors de son étude, est aussi compositeur de musique, le jeune Charles Trenet se devait à lui-même de composer lui aussi.

Après une telle adolescence, il ne pouvait faire autrement que monter sur Paris. Tout d'abord il avait décidé qu'il serait peintre décorateur, Mais à Montpar-

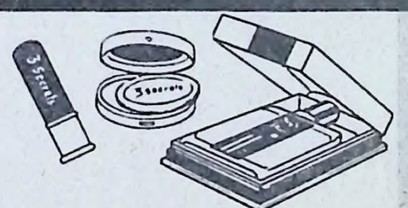
(*Suite à la page* 28)



LE CHARME — séduction irrésistible et indéfinissable, supérieure à la simple harmonie des traits—émanera de votre personne lorsque votre complexion resplendira d'une grâce parfaite et captivante, grâce à l'emploi quotidien des produits de beauté 3 Secrets de Derny.

Derny's 3 Secrets
PREPARATIONS de BEAUTE
"Les éléments du charme"

Crèmes, poudres, rouges à lèvres: 25 cents et 50 cents.
Parfum: 25 cents à $2.00.
Fards: 50 cents.



Palmer Ltd.,
750 rue Vitré Ouest,
Montréal.

Demandez immédiatement par lettre un PAQUET D'ESSAI gratuit de Poudre Rachel pour la figure, 3 Secrets de Derny, Poudre Naturelle pour la figure, 3 secrets de Derny, Papiers pour enlever le Rouge à Lèvres, Pinces pour les Cheveux et Epingles de Sûreté.

Nom ....

Adresse ....

Corinne Luchaire

L'une des artistes les plus originales de l'écran français, Corinne Luchaire va se créer de nouveaux admirateurs avec "Conflit" qui sera, de beaucoup, le gros succès de l'année 1940.

Souvenir de guerre d'Albert Préjean

Aviateur en 1914, il a demandé cette fois a servir dans l'infanterie. Une action d'éclat.

L'aviateur militaire ALBERT PREJEAN n'a pas perdu son merveilleux sourire... même au front.

—Non . . . Vous?

Je reconnais. Albert Préjean! Mais il porte un uniforme: un uniforme kaki de fort bonne coupe. Il s'avance d'un pas martial.

—Eh! oui. Albert Préjean, 610e R. P., 5e compagnie.

—Salut, mon lieutenant! Comment se fait-il que vous, ancien aviateur soyez dans l'infanterie?

—C'est moi qui l'ai demandé. J'étais dans l'aviation en 1914. Et cette première guerre avait été assez brillante pour moi. La deuxième sera plus obscure, en ce qui me concerne. Mais j'ai une grande confiance dans les événements, car nous sommes très forts. Quand je compare nos armements et ceux de 1914, quand je considère l'organisation et l'état de nos armées, je suis de plus en plus convaincu que nous aurons la victoire finale.

Le visage d'Albert est toujours illuminé de cette bonne humeur cette gouaille qui ont toujours caractérisé cet acteur.

—Mon premier vol en avion de chasse? dit-il.

—De l'héroïsme tout pur, vous allez voir. Nous étions en ligne. Le commandant de notre escadrille s'approche et me dit:

"—On signale un avion allemand. A vous, vite!

"Crânement, je décolle. Arrivé à une certaine altitude, je commence à me sentir un peu seul au monde... J'aperçois enfin l'avion ennemi et... parlons franchement, la peur me faisait trembler. Alors, vite, je me mets à ses trousses, le rattrape et... —tacatac... tacatac... — je m'empresse de vider ma mitrailleuse. L'avion allemand se penche et tourbillonne en flammes.

"Satisfait, plus que fier, je vous l'assure — car j'avais oublié ma trouille — je retourne au cantonnement, atterris, me précipite à la buvette et, pour fêter mon succès, offre un verre à tous les camarades.

"Le commandant arrive au beau milieu de notre enthousiasme.

"—Hé! Albert me crie-t-il. Qu'est-ce que tu fais là? Tu devrais être en l'air!

"—Mais, mon commandant, j'ai abattu l'Allemand, je vous l'affirme.

"—Bien sûr que je l'ai abattu, moi. Toi, tu ouvrais le feu à côté...

"Le trouble de mes sentiments avait été si intense que je n'avais même pas vu l'avion du commandant qui m'avait escorté et qui, lui, faisait du bon travail."

Et Préjean de rire de bon coeur en racontant ce haut fait.

Il ne raconte pas ses autres combats aériens qui lui ont valu la médaille militaire et la Légion d'honneur. Car il est comme ça, Albert il a la pudeur de ses sentiments et de ses actions. Il préfère blaguer.

C'est par la gaieté que Pagnol réussit son meilleur travail

Marcel Pagnol — production, distribution studios — est bien, à l'heure présente, un de ceux qui, dans l'industrie cinématographique, ont le plus de travail. Toute la maison, qu'il s'agisse des bureaux de Paris, de l'usine de Marseille ou des studios, comprend la vie de la même manière que son animateur et chef. Entendez par là qu'aucune agitation vaine (et par définition toute agitation est vaine) ne trouble la paisible atmosphère de ces lieux dédiés à la bonne humeur.

—Je peux arriver à n'importe quel moment, dit Pagnol, il y a toujours quelqu'un qui téléphone à sa chérie!... Au fond, il n'y a que cela de naturel et tant qu'ils sont amoureux ils ne songent pas à mal faire.

—On dirait interrompt avec mélancolie un chef de service, on dirait que nous passons notre temps à des coups de téléphone sentimentaux.

—Bien sûr que non! concède Pagnol. Bien sûr que non! Vous vous entraînez au ping-pong pendant vos moments perdus...

—Mais vous tous, à Marseille, vous jouez bien aux boules quand le coeur vous en dit, proteste l'autre, au nom de la justice.

—Et le coeur nous en dit souvent, tu peux m'en croire!... Mais nous allons aussi pêcher au cabanon, et toi, la dernière fois que tu es venu, tu nous as couverts de honte, tu nous as déshonorés en lançant à la mer une planche munie de deux ficelles à crochets avec du pain au bout!...

—Je n'avais pas de ligne, riposte l'inculpé.

S'il a voulu s'excuser il a mise à côté, car Pagnol aussitôt:

—Tu n'avais pas de ligne et c'est bien ton tort, puisque tu venais à Marseille! Comment veux-tu après cela que je croie à ton esprit d'organisation?...

Il triomphe quelques secondes, puis, honnêtement admiratif:

—Eh bien, voyez-vous, c'est comme cela qu'on fait des équipes qui travaillent dans la gaieté et qui, tout compte fait, abattent deux fois plus de besogne que les autres!

Mariage breton au cinéma

Jean Gabin (en permission militaire), Michèle Morgan et leurs camarades du film *Remorques* sont revenus de Brest, ainsi que le réalisateur Jean Gremillon et toute l'équipe technique.

Le décorateur Trauner achève la construction du grand décor qui va accueillir toute la troupe au studio.

Madeleine Renaud, qui n'a pas encore commencé à tourner, sera de ce premier décor, où l'on verra presque toute la troupe de *Remorques*.

En effet, les premières scènes qui seront enregistrées au studio sont celles d'une noce bretonne dans une auberge, près de Brest, où tout l'équipage du remorqueur que commande Jean Gabin est présent avec femmes et enfants. C'est le début du film.

Les vraies victimes

Cécile Sorel a rencontré récemment Jean Cocteau au Bar du Ritz.

Minute d'émotion patriotique. Accolade.

Et Célimène murmure d'une voix mourante:

—C'est effrayant cette guerre! Elle nous fauche au début de notre carrière...!

MARIE DÉA vedette de demain

Si Marie Déa est la partenaire de Maurice Chevalier dans "*Pièges*", nouveau film qui vient d'arriver à Montréal, c'est parce qu'il y a trois ans, Gaston Baty accepta d'assister à la représentation que donnaient pour Pâques les élèves d'un collège de jeunes filles de Neuilly.

Ces demoiselles jouaient "*L'Annonce faite à Marie*", de Paul Claudel. Il avait donc fallu que certains rôles fussent remplis par des travestis. L'un de ces travestis retint l'attention de Gaston Baty à tel point qu'à l'issue de la représentation il demanda à lui être présenté. Ainsi il se trouva en présence d'une jeune personne de dix-sept ans, brune, mince, aux yeux rieurs au sourire plein de gentillesse dont la naturelle distinction trahissait les origines basques

—Vous avez au théâtre un avenir certain, lui dit le grand metteur en scène.

C'est pour cette raison que Marie Déa entra au Conservatoire, y travailla deux ans, et, fit ensuite ses débuts sur la scène du Théâtre Montparnasse. On la vit dans "*Madame Bovary*" où elle incarnait une belle romantique, puis dans "*Madame Capet*". En même temps elle tournait dans "*Nord Atlantique*". Ce premier pas dans le cinéma suffit à séduire le producteur anglais Pascal, qui, venant d'acheter à Bernard Shaw les droits cinématographiques de ses oeuvres, demanda à Marie Déa si elle accepterait d'aller à Hollywood tourner "*Cléopatre*".

Ce n'est pourtant point à Hollywood que Marie Déa jouera son premier grand rôle, mais en France. Avant d'être "*Cléopatre*", Marie Déa joua son premier grand rôle. Marie Déa a été une taxi-girl dans "*Pièges*". C'est assez dire pour que l'on comprenne quelles peuvent être les ressources du talent de cette vedette de demain.

Sacha Guitry en carafe

C'est à peine si le dernier film de Sacha Guitry, *Ils étaient neuf célibataires*, a pu, de justesse, être présenté à Deauville dans les derniers jours d'août devant des spectateurs dont les pensées allaient vers d'autres sujets.

La "grande" présentation devait avoir lieu dans une salle des Champs-Elysées. Elle a été remise *sine dic*...

—Pour une fois, Sacha n'est pas verni, déclarait l'autre jour l'une des "ex-Madame Guitry". Mais a-t-on idée, aussi, de mettre en scène des célibataires quand on a une expérience aussi renouvelée du mariage?...

Dernière heure

Une star parle à la radio

Pour répondre à la lâcheté des speakers allemands ou pro-allemands, une Française a parlé à la radio aux femmes allemandes.

Françoise Rosay, qui tourna quelques films à Berlin et qui connaît parfaitement l'allemand, a fait entendre outre-Rhin la voix de la raison, de l'honneur— et de la vérité.

Elle a parlé sans haine, sans colère, avec un accent pathétique, émouvant. Son fils est parti pour le front...

Naturellement, cette mesure, ce tact n'ont pas été compris par les nazis. Le lendemain de l'émission, ils accablaient Françoise Rosay de sarcasmes et d'injures...

Et le peuple allemand se croit super-civilisé. Quelle erreur!

▼

Sacrifice

M. Victor Francen vient de prendre une décision héroïque. Il s'est censuré lui-même...

Traduisez qu'il a "laissé tomber" sa belle barbe...

Rassurons toutefois les admiratrices de M. Francen, qui pourraient redouter de ne plus le voir, désormais, interpréter des rôles d'officiers de marine:

La plupart des grands chefs navals français sont strictement rasés...

▼

Son nouveau rôle

A la sortie d'un élégant restaurant des Champs-Elysées un marin — lequel n'est autre que Jean Gabin — hèle un ami:

—Eh! Brunet où vas-tu?

—Et toi, Jean, qu'est-ce que tu fais ici?

—Moi, comme tu vois, je suis matelot!

—Tiens... t'as donc quitté "Remorques". (Titre du nouveau film de Gabin).

—Oui... en attendant mon "chaland", invite-moi à manger une "matelote"...

▼

Jacques Becker qui a terminé *L'Or du Cristobal*, d'après le roman de A. T Sterstevens mettra en scène *Sans Patrie*.

▼

Max Opkuls vient d'être engagé pour mettre en scène un grand film historique ayant pour titre *François Ferdinand*, qu'interprèteront Edwige Feuillère et John Lodge.

QUELQUES NOUVEAUX FILMS

En dépit du conflit européen la production cinématographique française poursuit son travail très régulièrement. La meilleure preuve en est bien les films nouveaux qui de semaine en semaine arrivent à Montréal en dépit des difficultés et dangers de la navigation commerciale. Voici des scènes tirées de cinq films inédits. De haut en bas: Christian Gérard et Paulette Dubost dans "Ma Tante dictateur". Génia Vaury et André Roanne dans "Café de Paris". Elvire Popesco, Michel Simon et Jules Berry dans "Eusèbe député". Colette Darfeuil et René Dary dans "Sidi Brahim". Paul Velsa, Georges Rigaud et Maurice Baquet dans "Accord Final". Cinq beaux films qui seront tous lancés en 1940.

Note Editoriale

Souhaits de Noël

Tout le personnel du "Courrier du Cinéma" s'associe pour offrir à ses lecteurs et abonnés les meilleurs souhaits de Noël. Au cours des heures sombres que nous traversons il importe de lever la tête quand même et d'avoir foi. Il faut que Noël soit joyeux; il faut que la gaieté règne; il faut que les volontés s'unissent; il faut de l'espérance !

A tous donc, dans un même esprit de coopération et d'entre-aide, nous offrons le témoignage de nos bons voeux de bonheur et succès.

Noël est la fête de l'ordre nouveau inspiré du christianisme. Que Noël prochain soit la fête de l'ordre maintenu contre l'oppression d'une barbarie monstrueuse.

▼

Le film français poursuivra son oeuvre

Après la guerre de 1914-18, la France avait perdu sa place, la première, de producteur de films. Depuis, on sait comment la production française s'est imposée dans le monde par sa qualité. Or, la France n'entend pas perdre ce qu'elle a acquis. Elle continue de produire et de fournir ses films à l'étranger.

L'exportation des films français doit même s'intensifier. Dès maintenant — que les cinéphiles le sachent — les dispositions sont prises pour que l'industrie française cinématographique continue sans arrêt son activité.

A l'heure actuelle, soixante-dix films complètement achevés sont prêts à être livrés. Une vingtaine, en cours de réalisation au moment de la mobilisation, vont être terminés à la fin de décembre.

Et, d'ici peu, les studios reprendront le travail. Sur les écrans des pays les plus lointains, l'image de la France continuera à se montrer, à rayonner, à faire aimer l'art français de millions et de millions de spectateurs.

Le cinéma français poursuivra son œuvre.

▼

Ray Ventura fait la guerre... comme les autres ! Son poste ? Chauffeur d'un général au volant de sa propre voiture. Cela fut ainsi durant les six premières semaines de la guerre. Avec l'ordre de démobilisation partielle (que nous expliquons en première page de cette édition) Ray Ventura a reçu ordre du Ministère de la guerre de monter le Théâtre des armées.

On sait le talent de Ray Ventura. Il a donc reformé son orchestre justement célèbre et ses musiciens-soldats auront désormais la mission d'aller récréer les troupes de la Ligne Maginot. La guerre moderne exige moins d'hommes: les armes scientifiques faisant le gros travail. Mais ces armes suscitent une tension nerveuse formidable. Aussi faut-il aux troupes de l'armée motorisée, etc., beaucoup de distraction. Ce sera le rôle de Ray Ventura et de ses collégiens.

Le beau roman d'amour du capitaine PIERRE FRESNAY

Le couple Fresnay-Yvonne Printemps est adulé du public parisien et maintenant connu dans l'univers. -- En Printemps le fin artiste a trouvé l'être féminin idéalisé et pourtant réel.

C'est dans la personne d'Yvonne Printemps que Pierre Fresnay a trouvé la femme idéale qu'il cherchait depuis toujours. Les cinéphiles français ne sont pas sans ignorer que la belle vedette et le fin artiste Pierre Fresnay sont de grands amis et qu'Yvonne Printemps a trouvé auprès de Fresnay un protecteur et un soutien.

Le mariage Printemps-Fresnay devait être célébré tout récemment mais le conflit a obligé Pierre Fresnay à prendre son service

PIERRE FRESNAY dans son uniforme de capitaine de l'Armée française.

dans l'infanterie. Il y occupe le grade de capitaine; ses galons ont été gagnés sur le front durant les derniers mois de l'année 1918.

Tout jeune encore Pierre Fresnay n'avait pas hésité à l'appel dè son pays. C'est en qualité de simple troupier qu'il fit la dernière guerre. Aujourd'hui officier, il continue à servir et doit retarder l'exécution d'un voeu qui lui est très cher: épouser Yvonne Printemps.

Adulé des femmes, créateur de "Marius" à la scène comme à l'écran, Fresnay a connu très jeune le grand succès.

Il était de la Comédie Française, mais craignant d'être cantonné dans un genre et un seul rôle, il a préféré venir sur les scènes des Boulevards afin d'exercer plus pleinement son art.

LE HASARD FAIT BIEN LES CHOSES

Il eut souvent l'occasion de rencontrer Yvonne Printemps. Cette femme exerça tout de suite un empire certain sur Fresnay. En elle, l'artiste retrouvait le rêve de sa jeunesse et la matérialisation de son idéal féminin. Mais comment un homme du monde. un comédien raçé et estimé pouvait-il jeter le désordre et le déshonneur dans un ménage.

Pierre Fresnay se refusa toujours à ce procédé. D'autres que lui auraient fait fi de ces scrupules mais Fresnay se contenta d'aimer en silence celle qu'il adorait depuis toujours.

La vie et ses hasards ont fini par combler la patience de l'artiste. Yvonne Printemps portait quelque peu ombrage à son mari Sacha Guitry dont on sait l'intransigeance dans le domaine du succès théâtral. Guitry souffrait à la pensée que le public venait applaudir d'abord sa femme et ensuite ses pièces. Il voulait la gloire pour lui seul et il la voulait entière.

Yvonne Printemps patienta, pardonna et excusa le terrible orgueil de son mari. Mais un jour la situation ne pouvant plus durer et le mari se montrant d'une jalousie folle, Yvonne Printemps comprit que l'heure de la séparation était venue. Nos lecteurs connaissent sans doute les détails de cette affaire et comment Guitry, par dépit sans doute. s'empressa d'épouser Jacqueline Delubac pour l'abandonner quatre ans plus tard afin dépouser Mlle de Serreville.

Pendant que Guitry défrayait la chronique parisienne par ses mariages, Yvonne Printemps rentrait quelque peu dans l'ombre. Cest alors que Pierre Fresnay vint à elle, lui apportant un amour sincère, vibrant et généreux.

LE SUCCES DE "TROIS VALSES"

Yvonne Printemps avait le coeur brisé. Surtout elle ne voulait plus croire à l'amour. aux belles paroles, aux rêves doux des sentiments. Cependant Pierre se fit si pressant. Sa sincérité était si grande. Depuis tant d'années qu'il aimait en secret et si respectueusement qu'Yvonne comprit qu'un tel amour était aussi rare que précieux

Aujourd'hui le couple Pierre Fresnay et Printemps est adulé du public parisien. Dans "Trois Valses' ce fut un succès magnifique tant à la scène qu'à l'écran et ainsi Yvonne Printemps a pu se venger quelque peu du tort que lui avait causé la subite volte-face de son mari, Sacha Guitry.

Ce dernier avait cru un moment que sans lui Yvonne Printemps ne serait plus rien. Autre péché d'orgueil! Non seulement Yvonne Printemps a retrouvé tout son public, mais celui-ci la comprenant, a cherché par le succès à panser les blessures de son coeur. Yvonne Printemps aidée et soutenue par Pierre Fresnay est présentement la première vedette du grand Paris. Et au cinéma ses succès ne se comptent plus. Elle joue habituellement avec Pierre Fresnay et on a pu voir dans "Adrienne Lecouvreur" que leurs scènes d'amour étaient empreintes d'un sentiment de vérité peu habituel au cinéma.

Pierre Fresnay vient d'être momentanément démobilisé. Son service militaire selon l'ordre du ministère de la Guerre, c'est à l'arrière qu'il le fera. Il a en effet reçu ordre de poursuivre la réalisation de son premier film "Le Duel" d'après la pièce célèbre de Lavedan. Cette décision de l'Etat-major français a été, comme on le pense bien, fort goûtée d'Yvonne Printemps, et il semble déjà assuré que le mariage des deux grands amis sera célébré à la fin de la présente année.

UN PORTRAIT DE FRESNAY

Un spécialiste de la phrénologie — l'étude du caractère par les traits du visage — s'est plu à tracer le portrait psychologique de Pierre Fresnay. Le voici et l'on constatera qu'il est très juste.

Par son importance, sa forme, son modelé, le front de Pierre Fresnay est révélateur d'une solide et harmonieuse intelligence.

Association heureuse de l'imagination et de la sage raison. Possibilité de faire une réalité de l'idée créatrice.

Une façon de juger, quelque peu incisive et sévère, mais d'une rare justesse, d'une lumineuse clarté en découle naturellement et donne au caractère, à la personnalité de Pierre Fresnay une indéniable valeur.

Indépendant sa liberté est son bien précieux; il sait respecter celle des autres. Il accepte une discipline nécessaire, mais se révolte contre une autorité qui, outrepassant ses droits, voudrait lui imposer des obligations que sa raison n'admet pas.

Sa sensibilité délicate, profonde; son émotivité spirituelle, sentimentale, n'échappe pas au contrôle de sa raison.

La bouche aux lèvres bien closes, affirme la discrétion, la "sécrétivité", la maitrise de soi-même qui est parfois indispensable et fort méritoire pour endiguer l'impatience, la vivacité, souvent mise à l'épreuve par toutes les choses injustes absurdes qui, dans la vie, ne sont point rares, et auxquelles Pierre Fresnay ne peut demeurer indifférent.

Le bas du visage est dépourvu de toute matérialité. Le menton saillant, mais fin, est en harmonie avec l'intelligence. La volonté est d'une rare finesse. Cet artiste sait se défendre avec fermeté, attaquer avec ironie, causticité, mais sans méchanceté.

Dans le domaine matériel apparaissent encore beaucoup de bonté, un goût très vif pour les belles choses et une propension à la tristesse quand il se heurte à la méchanceté.

Florence Marly

Visage énigmatique. La quintessence féminine à son maximum. Un être fascinant dont le regard trouble. Florence s'apprête à gravir les échelons de la gloire. Surveillez-la dans "Café de Paris".

Jean-Pierre Aumont le "mari idéal" dont rêvent toutes les jeunes filles

Mais Jean-Pierre ne veut pas se marier avant d'avoir trouvé son type de femme. Il n'épousera jamais une vedette.--La beauté lui importe peu! La femme mariée idéale, selon Danielle Darrieux.

Il paraît que Jean-Pierre Aumont serait le "mari idéal"!

Dans un certain groupe de Montréalaises, fort gentilles et pas emballées outre mesure, le fameux jeune premier français vient de recueillir tous les suffrages au titre de "mari idéal" auquel, bien entendu toutes les jeunes filles rêvent.

Franchement, à y regarder d'un peu plus près, on se rend compte que ces demoiselles n'ont pas tort. Jean-Pierre est un type charmant. Ses gestes vifs, son front et son nez très purement dessinés, une joyeuse fossette au menton, le visage tout éclairé de gentillesse... tout cela lui confère une beauté intelligente et à la fois mâle à laquelle on aurait du mal à résister longtemps.

Mais Jean-Pierre Aumont a-t-il du mari idéal une conception personnelle? Bien sûr, et la voici: "Je m'étonne un peu que l'on me juge le mari idéal car je ne fais pas assez sérieux. Or, pour moi un mari, c'est un monsieur amoureux, attentif, sincère qui laisse à sa femme le plus de libertés possible mais qui sait cependant faire preuve d'autorité, chaque fois que nécessaire.

Jean-Pierre n'est pas marié. Oh! les occasions n'ont pas manqué. Tous les jours sa correspondance contient deux ou trois demandes en mariage. C'est la rançon de la popularité. Mais Jean-Pierre Aumont attend. Il est jeune et il a encore tout l'avenir pour lui.

SON "TYPE" DE FEMME

Récemment dans une entrevue il déclarait: "J'ai de la femme une conception toute spéciale. Je ne tiens pas tellement à la beauté. C'est surtout un "type" que je veux et non un beau mannequin de parade. L'acteur de cinéma populaire vit dans un monde d'adulation et de mirage. Parfois il s'illusionne sur la durée de son astre au firmament de la gloire et commet une belle série de bourdes impardonnables. Le succès est éphémère; aussi l'acteur doit-il se choisir une compagne pour les bons et les mauvais jours. Cependant, je dois tout de suite déclarer que je n'épouserai jamais une actrice ou une vedette. J'ai trop d'exemples sous les yeux de mariages de célébrités qui ont sombré dans la plus abjecte désolation. Mon métier à moi c'est de jouer au cinéma. Il ne doit pas être celui de ma femme car au lieu d'être compagnons... nous serions des compétiteurs dans l'ordre du succès. Comment un accord peut-il être alors possible?"

Voilà une réponse intelligente. Jean-Pierre Aumont a, en effet sous les yeux trop d'exemples de mariages d'artistes...-désunis pour tomber dans une erreur identique.

La chronique du cinéma américain ne passe pas un jour sans nous apporter la nouvelle d'une séparation. Certes, lorsque deux vedettes s'épousent, cela donne lieu à une bien jolie fête. Le public est heureux de l'association de deux noms célèbres, de deux êtres qu'il chérit également, mais hélas! l'association est rarement basée sur l'amour. Souvent elle est l'effet de la mode, du succès mondain, bases fragiles pour y appuyer l'union matrimoniale. Les acteurs et actrices sont des êtres humains. Il ne faut pas les voir, ni les juger selon leurs rôles. Humains comme vous et moi ils ont des défauts, des qualités, et le problème du mariage se pose pour eux comme pour vous et moi avec les mêmes dangers, les mêmes dificultés et les mêmes conséquences. Pires encore car eux, qui vivent devant le public, ils doivent s'abstenir de jouer la comédie du bonheur. La gloire est une chose; l'amour en est une autre nullement compatible avec celle-ci ou en tout cas bien rarement.

ET LA FEMME MARIEE IDEALE

Et la femme idéale?

Comment doit-elle être? Çà c'est un peu plus grave. A cette question c'est Daniélle Darrieux qui répond: "Je la vois belle, jeune, grave et sereine, pondérée, pleine de sérieux et de compétences ménagères".

Décidément Danielle n'y va pas par quatre chemins. Très idéale son épouse moderne! Elle échafaude sur les épaules de nos jeunes filles, futures madames tout un fardeau de qualités. C'est vraiment trop beau; si les femmes étaient comme Danielle les voit... il y aurait bientôt disette de jeunes hommes à marier.

On sait que Danielle est mariée à Henri Decoin, auteur et metteur en scène de cinéma. Ce mariage est heureux et très heureux, car M. Decoin a l'intelligence de ne pas contrecarrer sa femme pas plus dans sa carrière que dans sa personnalité propre. Il a dit maintes fois: "Je suis le mari d'une vedette. Je suis beaucoup plus M. Darrieux que M. Decoin. Or, cela comporte certaine correction, certaine façon de comprendre les valeurs et de les estimer. Ma modestie est constamment mise en échec... mais, c'est beaucoup mieux ainsi." Si tous les hommes avaient pareille opinion d'eux-mêmes, la vie des femmes serait moins compliquée.

Mes interprètes sont aussi turbulents devant la caméra que sur la scène

Quand les collégiens de Ray Ventura se trouvent dans un endroit quelconque, ils ne peuvent passer inaperçus! Leur gaieté exubérante attire irrésistiblement la sympathie. L'autre jour leur entrain captivait la foule en un théâtre où Diamant-Berger réalisait des scènes d'un opéra-bouffe pour le film *"Tourbillon de Paris"*.

La plupart des jeunes gens, anciens camarades de lycée de Ray Ventura, leurs études finies, se sont égaillés vers des professions diverses. Paul Misraki travaillait dans les assurances; Coco Aslan exportait des robes et Jimmy Gaillard vendait autre chose.

—Devant la caméra, les collégiens sont aussi turbulents que sur scène ou devant la caméra, explique Diamant-Berger. L'autre soir on tournait une bataille: ils se mirent si bien dans la peau de leurs personnages qu'ils en sont tous sortis en loques!

—Mauvaise journée pour la production qui a dû racheter d'autres vêtements ironise Ray Ventura.

Croyez-le ou non

Fatty, Valentino, Lon Chaney, Mary Pickford, William-S. Hart, Douglas Fairbanks, Constance Talmadge.

dans un film français

La boutique aux illusions! Quelle expression plus juste pourrait-on trouver pour qualifier le cinéma? Illusions si chères cependant que jeunes filles, jeunes femmes et jeunes gens comme les hommes mûrs sans cesse reviennent au cinéma trop heureux si parfois l'illusion de l'écran traduit en images les grands désirs de leurs rêves.

Depuis trente ans... quelle belle jeunesse tout de même... le cinéma verse aux foules un philtre merveilleux; un élixir dont le goût erre longtemps sur les lèvres. L'amour la passion, les grands émois du coeur et de l'âme, le cinéma nous apporte tout cela avec un cortège émouvant et fabuleux d'images jamais semblables toujours un peu plus prestigieuses. Mais illusions que tout cela.

Avez-vous songé au nombre incalculable d'artistes, de belles femmes, de beaux acteurs qui ont connu la gloire et qui sont maintenant oubliés, à jamais perdus dans le temps. C'était hier pourtant. Oui, hier et cependant l'on dirait que les siècles séparent les gloires d'hier de celles dont les noms brillent actuellement sur les affiches du monde.

Or, en France un réalisateur M. Jacques Séverac vient d'avoir une idée géniale. Il a tourné un film qui s'appelle précisément "La Boutique aux Illusions". Le sujet est tout simple. Deux fêtards qui rentrent aux petites heures du matin sont immobilisés par une panne de leur voiture. Le couple s'endort dans le taxi. Ils rêvent: les voilà, elle et lui dans une rue étroite qui porte le nom "Rue de Jadis". Et voici un cinéma d'autrefois. Epuisés par la marche, elle et lui se réfugient dans cette salle. A leur grand amusement, et au nôtre ils assistent à la reconstitution d'un spectacle cinématographique d'il y a une trentaine d'années.

Et cela nous ramène aux environs de 1907. Les seuls modes féminines du temps soulèvent un éclat de rire. Puis le spectacle se continuant nous voyons des extraits des films de début de Greta Garbo Norma Shearer, Lilian Harvey, Conrad Veidt, Sessue Hayakawa, Mary Pickford, Douglas Fairbanks, père, Rudolf Valentino Harry Baur, Fatty Arckbuckle, Charlie Chaplin, William-S. Hart, Constance Talmadge, Lon Chaney, Pola Negri et autres.

En quelques bobines c'est tout le glorieux passé du film muet qui ressucite. Nos héros se réveilleront dans le présent et se rendront compte... le taxi ayant repris sa marche... qu'en 1939 il faut payer le prix fort pour se faire véhiculer et que le "bon vieux temps" n'est plus.

On imagine aisément l'intérêt d'un pareil film. C'est la première tentative du genre jamais faite et c'est une réussite totale. Il nous arrive souvent d'avoir le désir de faire une incursion dans le passé du cinéma. Cela n'est guère possible car les films anciens se trouvent dans les cinémathèques des musées et n'en sortent point. M. Jacques Séverac a donc réalisé un coup de maître et le seul fait de voir le premier film de Garbo, de Valentino, en plus de nous rappeler des souvenirs émus nous fera mesurer la distance qui nous sépare du cinéma d'hier.

Il y a aussi une certaine leçon de philosophie à tirer de ce sujet. L'on verra comme la gloire cinématographique est éphémère et qu'elle tient à peu de chose.

Ceux et celles que nous adulons aujourd'hui... où seront-ils demain? Que seront-ils devenus? Ce sera à nous de répondre à ces questions, plus tard. Mais "La Boutique aux Illusions"que nous verrons bientôt nous fera revivre notre jeunesse. Ces vedettes qui ont enchanté nos soirées de jeunes gens renaîtront devant nos yeux étonnés du fait que trente années, même moins, nous séparent de ces artistes dont les noms nous étaient si familiers, dont les aventures nous faisaient palpiter et qui étaient les premiers compagnons de nos distractions.

Autre avantage cependant. Nous verrons par ce film les progrès immenses réalisés en si peu d'années par le septième art. C'est incroyable comme on a marché vite. Dire que nous avons aujourd'hui la parole, la couleur... et très bientôt le relief. Et tout cela en moins de quinze ans.

DEUX GLORIEUX DRAPEAUX FLOTTENT SUR LE ROCHER DE GIBRALTAR.

La garnison anglaise de Gibraltar salue les emblèmes de l'Entente Cordiale. Pendant ce temps la jolie Viviane Romance exerce son empire sur le bel officier britannique Roger Duchesne. Que faut-il conclure de cette situation ? Sans doute il y aura drame terrible. On le verra bien dans le film "Gibraltar"

Notre roman complet

PIERROT et COLOMBINE

Par **GERMAIN CAYER**

▼

Dans un décor de pantomime, très bref— une fable, deux chaises, entre des murailles grises, nues comme des portants, deux fantoches vivants se jouaient pour eux seuls une scène de l'humaine comédie.

Ils étaient graves et comiques ainsi que le comporte la représentation sincère du réel. Ils valaient une étude par l'éloquence de leur attitude et l'exactitude burlesque de leurs gestes. On les reconnaissait sous leur affublement banal, et, cependant caractéristique pour les avoir déjà vus sur quelque tréteau là où des mimes de génie les avaient cruellement incarnés.

Elle, la mère évoquait une vieille mégère, avec son air grognon, sa grise perruque ébouriffée, sordidement couverte d'un bonnet usé, et d'une robe de laine grise, épaississant encore davantage un torse court et rond. Elle furetait en dessous, d'une incessante et persécutrice recherche de ses petits yeux rageurs, tandis que sa main crochue retenait collées à son flanc les clefs du coffre.

Lui, le fils, pâle et si blême qu'on eut dit une tête enfarinée, long mince, timide, ramenait sous sa chaise ses pieds transis, serrait les épaules dans sa veste claire, usée, ballottante et clignotait l'oeil tors, surveillant les gestes maternels avec une sournoise ardeur, encore accentuée par sa lippe gourmande d'enfant sevré. Ses longues mains nouées entre ses genoux, l'air têtu, il demeurait immobile, ayant dit sa pensée et n'en voulant pas démordre même après que le déluge des objurgations et des menaces lui eût crevé sur la tête.

Et maintenant tous les deux, las ne parlaient plus, sinon pour échanger les mots brefs qui ne modifiaient point leur attitude et les laissaient graves, comiques avec le seul jeu éloquent de leurs prunelles remuées.

Il se nommait Pierre Liardon. Il avait reçu l'instruction complète d'un fils de petit boutiquier venu au monde au moment pénible des premières épargnes. Alors, on n'eut pas "les moyens" de lui payer des pensionnats sérieux. Plus tard, il était riche et n'avait plus besoin d'apprendre des choses inutiles. D'ailleurs la fréquentation des étudiants l'aurait perverti en lui enseignant à dissiper le pécule amassé par les vieux. Ainsi pensait la mère, devenue veuve, retirée des affaires, aussi le garda-t-elle dans ses jupes; elle n'avait qu'un souci: économiser. Ce mot remplissait sa vie. Elle n'existait qu'afin d'inventer des tortures ayant pour but l'économie.

Le besoin réel de ses jeunes années était devenu l'inutile affollement de ses vieux jours. A force de répéter "il faut économiser" cette phrase lui était entrée dans la cervelle; et, riche aujourd'hui; elle ne jouissait pas de sa fortune, tyrannisée ellemême par son obsession.

Pierre en était le martyr. Il avait grandi privé de tout. Jeune homme il s'étiolait, maladif, à demeurer solitaire, et timide, n'osant pas sortir en ses habits flétris, démodés, le gousset vide. Il se rongeait, attendant, quoi? Et des besoins de vivre s'amassaient en lui, qu'il dissimulait comme des pensées mauvaises. Sournois il semblait guetter cruellement autour de lui la marche lente de ses rêves vers leur accomplissement fatal. Pierre, las d'attendre, serait peut-être devenu assassin, s'il n'était pas devenu amoureux. L'entrée en scène de Colombine fit dévier le drame.

Elle se nommait d'ailleurs Thérèse Bartet. Elle avait vingt ans, des yeux noirs, deux étincelles friponnes sous des cils frisés, un petit nez malin la bouche en coeur comme une fraise, et des joues de madone encadrées dans des bandeaux bruns et lisses. Cette fille à l'allure câline, malicieuse et preste, qui irradiait l'esprit et gagnait les coeurs rien qu'avec un sourire, devint amoureuse du blême Pierre, non point tant parce qu'il était son cousin, que parce qu'elle le devina malheureux.

Ces cousins-là ne s'étaient jamais vus. Le père de Thérèse était cependant le propre frère de Mme Vve Liardon, mais un frère qui avait *mangé de l'argent* dans le commerce au lieu de s'y enrichir. Il avait bien, plus tard, étant devenu un original artiste en gravure sur bois, amassé une assez jolie dot à sa fille, mais il vivait largement et menait un train de maison si éloigné des sordides économies de Mme Liardon que celle-ci, indignée d'une existence qualifiée par elle de scandaleuse, rompit net avec son frère, après lui avoir décroché, avec le dernier mépris, l'épithète suprême de mangetout! Pierre était alors tout petit et Thérèse n'était pas née.

Mais le hasard, ce metteur en scène, les planta un jour en face l'un de l'autre, les radieux enfants qui devaient s'adorer. Au détour d'une rue, ils se heurtèrent; un regard, un sourire, un balbutiement qui tremble sur les lèvres, une flamme qui saute au visage comme le reflet d'un feu de bengale soudainement allumé, ils demeurent arrêtés, pensifs. Puis, sans y songer, ils se prirent à marcher l'un près de l'autre, lentement, le front baissé. Ils pensaient, coudoyés par la foule, absorbés comme s'ils étaient seuls en un désert. Ensuite, longtemps après, ils parlèrent; et enfin se voulant connaître ils se reconnurent. Leur émoi fut violent car tout les séparait. Quel espoir que Mme Liardon consentit à donner son fils à la fille d'un "mange-tout"?

—Cependant murmura Thérèse, j'ai une dot, et votre mère verra bien par là...

—Ah! s'écria Pierre, secouant mélancoliquement la tête, On voit bien que vous ne la connaissez pas!

Alors elle reprit, très triste: Eh bien! séparons-nous... et elle fit un geste pour s'éloigner.

Mais Pierre blémit: Oh! dit-il, plein d'angoisse, on pourrait bien se revoir tout de même, puisque nous sommes cousins?

—C'est une raison, répondit-elle vivement; d'ailleurs, tout peut s'arranger un jour.

—Ah! si cela se pouvait!

—Au revoir, dit-elle.

Pierre demeura planté là, la bouche en rond, les paupières battantes

Le lendemain, ils se heurtèrent au même tournant de rue sans être étonnés. Elle prit son bras et rougit d'aise; Pierre avait une cravate neuve.

—J'ai beaucoup réfléchi, dit soudainement Thérèse, il faut parler à votre mère.

Les jambes de Pierre flageollèrent.

—On ne sait pas, continua la jeune fille; elle peut donner des raisons qu'il nous sera facile de vaincre.

—Elle n'en donnera qu'une, dit-il: c'est que la fille de votre père ne peut pas être "économe". Et l'économie, voyez-vous!...

Pierre montra le poing à cette lugubre ennemie, d'où lui venait son long martyre.

Alors Thérèse se fit raconter tout ce qu'il avait souffert, tout ce qu'il souffrait de privations bêtes, mesquines, depuis l'humiliation de ses vêtements ridicules jusqu'à l'étranglement quotidien qui le prenait à chaque bouchée parcimonieusement mesurée d'un oeil inquiet par la maniaque veuve.

Dans un récit long, lamentable, puéril, il soulagea son coeur du fardeau accumulé de tant de petites choses grotesques qui lui mouillaient les yeux et faisaient sourire Thérèse.

—Vous riez? dit-il scandalisé; et c'est cela qui nous sépare!

—Oh! répondit-elle, levant son nez mutin, tout n'est pas fini. On connait son répertoire, mon Pierrot!

—Que voulez-vous dire, Thérèse?

—Appelez-moi Colombine, hein?

Et puis l'intrigue se noua. Pierre, pour obéir, demanda à sa mère la permission d'épouser sa cousine. Mme Liardon faillit en trépasser d'horreur. Il insista, héroïque; elle lui désigna la porte d'un geste raide de son vilain doigt tendu. Et Pierrot courba les épaules mais rancunier, blême. Et le même jour, il courut à la rue où l'attendait Thérèse. Il cria, désespéré:

—Elle refuse.

—Je le savais! Ses raisons? Je ne saurais être économe, n'est-ce pas?

Pierrot murmura: "malheureusement"!

—Ah! dit-elle, qu'en savez-vous?

Il eut peur; mais elle riait.

—Je suis très bien élevée, continua Thérèse, et j'entends l'économie comme une vraie bourgeoise de Paris. Vous verrez cela.

—Comment, je verrai? Puisque...

—Il se fait tard, interrompit Thérèse, et voici la lune qui montre son nez à l'angle du toit. C'est l'heure de rentrer chez vous, mon cousin; car, si j'ai bien compris, on vous oblige à coucher sans lumière. Profitez donc du clair de lune, ô mon ami Pierrot! Toutefois, rassurez-vous: la petite fille de mon père a du bon sang d'artiste dans les veines, vous en jugerez sous peu.

—Au revoir!

—Mais, cria Pierrot étranglé, qu'allez-vous faire?

—Sh! sh! sh! fit-elle un doigt sur les lèvres, allez dormir, mon Pierrot.

—Comment?... recommença-t-il, navré.

—Elle ajouta, levant son doigt moqueur et prenant la fuite: Au clair de la lune...

Donc, en un décor de pantomine, très bref, une table et deux chaises entre des murailles grises nues comme des portants deux fantoches vivants se jouaient pour eux seuls une scène de l'humaine comédie.

C'était plusieurs jours après l'énigmatique adieu de Thérèse à Pierrot. Des choses bizarres étaient survenues au logis de Mme Liardon. D'abord, une porteuse de pain, les doigts encore pliés, raides, sur une grosse pièce d'argent nouvellement acquise avait déposé sa flûte rousse, enveloppée d'un journal tout neuf, sur les genoux de l'harpagonne, laquelle ne dépensait point un sou pour acheter de la prose quotidienne, et lui avait dit:

—Un journal de ce matin, dont je vous fais cadeau, Mme Liardon.

Et puis, Mme Liardon, ravie de cette lecture qui ne lui coûtait rien, avait profité de l'aubaine. Elle dégusta tout le contenu, du haut en bas, devant, derrière, car il ne faut rien perdre. Soudainement, on l'avait vue immobile, en arrêt sur un passage les yeux luisants. Et, se pourléchant, elle avait remâché cette annonce insidieuse: "Un jeune fille française, riche, élevée à l'américaine, demande à passer un mois ou deux dans une famille honnête ayant des principes d'économie, afin d'y apprendre cette science précieuse, ou du moins de s'y perfectionner. Elle payera pour cette éducation familiale une pension assez élevée. Ecrire, poste restante, à l'initiale C." Et Mme Liardon, ayant longtemps rêvé, s'était enfermée pour écrire. Une correspondance avait suivi, apportant un trouble profond dans les préoccupations avides de la veuve. Puis, un jour, elle triompha. Ce jour Pierre l'avait fort mal choisi pour renouveler sa demande au sujet de Thérèse.

—Jamais! avait répondu nettement Mme Liardon. Quand je prendrai une belle-fille, en mon logis, ce sera après avoir constaté et éprouvé ses principes d'économie.

—Je n'en épouserai point d'autre que Thérèse répliqua l'obstiné Pierrot.

—Alors tu resteras garçon.

—A savoir dit-il résolu!

Et tous les deux demeuraient hostiles, l'oeil de travers, la bouche mauvaise; Pierrot, long et blême, assis, les mains nouées entre les genoux; la vieille, hargneuse, ébouriffée, le geste crochu défendant sa bourse.

Au bout d'un silence, elle marmotta:

—Va t'habiller Pierrot.

—Pourquoi faire?

—J'attends quelqu'un.

Il leva l'épaule sans plus bouger.

Elle reprit, mielleuse:

—Mets ton gilet neuf.

—Celui de l'an dernier? dit-il abasourdi.

Elle baissa le menton; puis ajouta glorieusement:

—Et ta culotte d'été.

On était en novembre.

Il cria, presque scandalisé:

—Ma culotte?

—Je t'en acheterai une autre l'an prochain.

Pierrot regarda sa mère d'un oeil effaré; si elle devenait à ce point prodigue c'était la fin!

—Tu es malade? dit-il assez bon fils.

Elle ricana; puis toute ranimée.

—Ne t'inquiète pas, je sais ce que je fais. D'abord, que je te prévienne: J'attends une pensionnaire, une jeune fille riche, de bonne maison, qui vient ici prendre des leçons d'économie...

—Ah! bien! Il ne manquait plus que cela! s'écria Pierrot, furieux, et devinant le reste. Ah! ça, t'imagines-tu que je vais me laisser marier avec une fille assez sotte, assez ridicule, assez mesquine pour éprouver le besoin d'apprendre à tondre sur un oeuf ou à souffler la chandelle?... Ah! jour de Dieu, non! Je la hais d'avance la pimbêche! Et riche, encore? Ah! l'odieuse femelle. Ah! le bourreau futur de quelque époux martyr!...

—Pierre! cria la vieille dont le menton dansait de colère.

Mais à ce moment la porte loqueta... et une voix mignonne cria:

—C'est moi, Mme Liardon!

—Qui ça? demanda la vieille, rajustant son bonnet

—Moi, Colombine.

Et la porte s'ouvrit.

Dans la clarté subite se dessinait le corps svelte et fripon de la demoiselle annoncée. Elle tournait déjà de çà, de là, sa tête d'oiselle et son nez moqueur tout en pinçant le bec, pour retenir un fou rire. Mme Liardon saluait, respectueuse. Pierrot, immobile, les yeux ronds, sous l'arc circonflexe des sourcils relevés, baillait dans une stupéfaction immense. Mais bientôt sa bouche se fendit, ravit, amoureuse; et, par-dessus le dos de la vieille, les galants échangèrent une double oeillade, tendre comme un baiser.

Puis Colombine ayant toussé gentiment pour chercher sa réplique, d'un pas agile s'avança.

—Voici d'abord, dit-elle, en faisant sonner les pièces d'argent dans sa bourse, le prix de ma pension pour un mois. En vous payant d'avance je vous fais profiter de l'intérêt de cette somme à trois pour cent j'imagine: mais c'est un bénéfice dont je ne veux pas vous priver. A moins qu'il ne soit de votre devoir d'éducatrice en économie de me conseiller l'ajournement de cette dette jusqu'à la fin du mois.

—Pas du tout riposta vivement Mme Liardon, happant la bourse, car je vous donnerais là une mauvaise idée de mes principes et de leur application.

—Tr.s bien, je vous remercie, répondit poliment Colombine. Ensuite?

—Ensuite? balbutia Mme Liardon; mais... il me reste à vous installer près de moi, comme il est convenu, afin que vous ne perdiez rien des nombreuses leçons de mon expérience.

—Quel est ce beau jeune homme? demanda tout à coup Colombine, virant sur son talon, d'un geste preste, et braquant son regard sur Pierrot, tout piteux dans son ahurissement.

—Mon fils Pierre prononça la vieille flattée.

Mais Colombine s'écria:

—Votre fils?... En cet équipage? Hum!...

—Que voulez-vous dire? mais... mademoiselle?...

—Appelez-moi Ma mie, c'est plus court, et l'on économise des syllabes. Cela veut dire que je prends vos principes en défaut sur ce point, Mme Liardon. Eh quoi? un beau garçon de cette façon grelottant, en plein novembre dans un gilet de coutil, ratatiné. D'abord vous l'exposez à cueillir force rhumes, fluxions de poitrine, pleurésies, pneumonies, rhumatismes, qui coûteront cher plus tard à soigner et à guérir. Je vois d'ici la note du médecin, le mémoire du pharmacien, les drogues achetées et perdues... hum!... voilà qui est mauvais. D'ailleurs, ce garçon si bien fait, qui pourrait plaire et rencontrer un mariage sortable, s'il était vêtu selon son rang, mis en relief par un peu d'élégance et de confort, dans sa toilette, sera dédaigné et refusé partout. Perte sèche, non-valeur terre en friche... mauvais, mauvais... tout cela!

—Mais, ma..mad..ma mie, balbutia la vieille, suffoquée.

—Mais, Mme Liardon, souffrez que je vous explique mes idées, afin d'en recevoir de meilleures si les miennes ne valent rien, interrompit Colombine, très grave, le nez levé. N'est-ce pas convenu? Vous êtes avertie, et je crois le prouver que je possède des notions sérieuses en économie domestique. L'unique passion de cette science m'a poussée à en chercher le perfectionnement. Ne ferais-je, en votre compagnie, qu'une seule découverte, je me tiendrais pour satisfaite. Ne vous troublez donc pas, au contraire, car il se peut que vous profitiez à votre tour, des connaissances spéciales que j'ai déjà acquises, et ce vous sera tout profit, puisque vous n'aurez rien payé pour cela.

—Va donc t'habiller Pierrot! cria Mme Liardon enthousiasmée.

—Mais, répondit malignement celui-ci, si je mets ma.. mon... vêtement d'été...

La vieille rougit et répliqua vivement:

—En attendant celui que ton tailleur va te faire.

—Ah! expliqua Pierrot dans un effarement, mon tailleur!... Sa bouche demeura ouverte ronde et comique.

Colombine en un coin toussait, coupant ainsi son rire qui hoquetait et chantait clair. Mais tout de suite une idée lui vint. Alors, sérieuse elle se mit à grelotter et à geindre:

—Bon, je m'enrhume! Quel ennui!—Elle toussait.—Il va falloir des sirops. Hum! Hum! des pâtes, des calmants... c'est bien cher, tout cela, Hum!... mais ce sera à votre charge, Mme Liardon.

—A ma charge? protesta la vieille.

—Dame! Puisque c'est le résultat de votre système d'économie. Pas de feu ici, on gèle, on attrappe des rhumes... vous en supporterez les conséquences. Je vais faire ma note pour le pharmacien. Nous disons: Sirop...

—Attendez! cria désespérément Mme Liardon, on va allumer. Pierre va chercher un margotin.

Pierrot fendant sa bouche jusqu'aux oreilles, esquissa un geste gamin et respectueux, et fila sur la pointe des pieds.

—Pierrot n'est plus là, déclara Colombine. Mais, dit-elle, regardant avec une stupéfaction affectée, Mme Liardon accroupie devant le foyer et retenant les cendres du bout de ses doigts crochus.

—Vous n'avez donc personne pour vous servir? Pas de servante?

—Une servante! cria la vieille du fond de la cheminée; ah bien! si l'on veut courir à sa ruine, c'est le meilleur chemin à prendre! Une servante! avez-vous calculé, ma mie, ce que cette calamité-là vous reviendrait, à l'année!

—Le compte est fait répondit froidement Colombine, et c'est pourquoi je me ferai servir. J'ai additionné les dégâts occasionnés à mes toilettes et même à ma personne par les rebutants travaux si nombreux et divers d'un ménage propre; j'ai mis en ligne de compte la perte d'un temps toujours précieux pour qui veut et sait s'occuper, et j'ai trouvé une économie copieuse dans l'emploi d'une personne rétribuée pour ces bas offices. Je ne m'étonne plus, si tout ici est mal tenu, ou pas tenu du tout, ni de ce désordre malsain qui doit engendrer mille incommodités! Je suis certaine que ces malaises dont vous souffrez n'ont d'autre cause que ces carreaux mal lavés, ces vitres ternies, ces poussières épaisses que le moindre souffle d'air vous force à ingérer...

—Mais je ne suis pas malade! interrompit Mme Liardon.

—En êtes-vous bien sûre?

Colombine se plaça devant elle, la regar-

NOTRE PROCHAIN ROMAN

"LE FILS de MADELEINE" par JEAN DESPREZ

dant d'un air capable, et dodelina la tête en allongeant une lippe qui fit verdir la vieille, impressionnée.

—Hum! La face est terreuse, l'oeil pâle la joue creuse. Il y a là, très visiblement, les prodromes d'une maladie qui éclatera d'un moment à l'autre. Elle sera longue et coûteuse, car, d'après mon diagnostic, l'estomac doit être ruiné, délabré par l'habitude d'une alimentation insuffisante. Ah! non, je ne voudrais pas m'engager à payer les frais de cette maladie-là!

Puis elle pirouetta, tandis que Mme Liardon demeurait accroupie, sans parole, le nez dans le foyer le regard fixe ayant ramené sur son ventre ses mains croisées, dont elle remuait éperdument les pouces.

Le lendemain une servante s'installait au logis et à la cuisine, dont les cuivres rouillés reçurent une belle danse. Les cheminées flambèrent, et la table dressée par les soins de Colombine, fit tomber Pierrot en extase, comme devant un autel, avec sa nappe blanche, égayée de quelques fleurs, chargée de mets simples et nourrissants, élégamment présentés, au milieu desquels le pain frais étoilait la nappe de sa couronne d'or, sous la rouge clarté d'un carafon de vin léger. Lui qui grignotait habituellement un pain toujours dur à se rompre les dents, avec l'unique chanson d'un beau verre d'eau claire, assis de travers près d'une table noire de sa toile écalée et encrassée, où quelques aliments grossiers, rebuts des marchés, s'étalaient, lamentables, dans une écuelle ébréchée, il lui parut s approcher, avec sa chaise au dos, respectueux et saisi, de quelque festin préparé pour les dieux.

Toutefois Colombine avisée, avait réglé le menu avec la plus intelligente économie. Mais Mme Liardon ne se défendait plus. Menacée dans sa santé, dans son estomac, dont les défaillances avaient été sévèrement jugées par Colombine. Elle oubliait tout pour s'étudier, reconnaître ses fameux "prodromes" et combattre hâtivement la maladie qui lui devait venir de ses trop longues abstinences. Même, elle prétendit se trouver mieux dès le second jour, surprise par les effets de ce bien-être auquel elle n'était pas accoutumée. L'oeil plus vif, la joue animée, l'humeur chagrine mise en déroute par un repas généreux. Elle s'attendrissait en regardant Colombine dont la science économique les sauvait ainsi d'une maladie longue et ruineuse, et peut-être même des horreurs du trépas!

Pierrot, lui, exultait. Cependant il lui fallait cacher sa joie, et sur un signe de la maligne Colombine, redevenir promptement rêveur et boudeur, comme il convient à un amoureux mécontent. Attitude qui enrageait Mme Liardon, dont l'esprit s'enflammait d'un beau désir d'union entre son fils et cette précieuse Colombine.

Celle-ci, d'ailleurs, ne tarissait pas en dissertation sur l'économie, et rien qu'avec ce mot, elle entraînait Mme Liardon dans les dépenses les plus extraordinaires, bien que sensées au fond, et raisonnables, mais si opposées aux idées de la vieille que cela semblait tenir du miracle.

En très peu de jours, la maison était transformée. Un tapis moelleux garantissait contre les dangers graves de l'humidité. Des meubles neufs apportaient la santé de leur bois sans souillure. Des tentures s'opposaient à l'invasion des vents coulis et des bises traîtresses. Et des vêtements chauds, douillets complètaient les bienfaits de ce traitement économique.

Bientôt Pierrot engraissait et la vieille reverdissait. Ce logis, jadis si triste, au décor sec d'une pantomine,—une table, et deux chaises entre des murailles nues,—s'animait maintenant d'une réelle et humaine vie dans le confort simple, le bien-être sain, qu'une intelligente fille, y avait fait éclore comme par magie.

Colombine et Pierrot trompaient Mme Liardon, mais ne la rossaient pas. Bien mieux, ils lui faisaient sa part de joie. Cependant derrière son dos, malins et pimpants, ils jouaient leur amoureuse comédie, le rire aux lèvres, l'oeil fripon, le geste preste pour l'envolement en cas d'alerte. Si la vieille, qui surveillait, mais dans le bon but de les surprendre épris l'un de l'autre, surgissait tout à coup après une feinte sortie, elle s'arrêtait, penaude et fâchée, car toujours, Pierrot, leste se trouvait assis à un bout de la chambre, l'air rêveur, tandis que brodait tranquille, dans un autre coin extrême, Colombine, les yeux baissés, la mine ingénue. Comme si la précédente minute, ils n eussent point été réunis, très près, Pierrot, à deux genoux baisant avec effusion les mains mignonnes de Colombine!

Il ne faudrait pas croire, toutefois, que Mme Liardon eût renoncé à toutes ses manies prétendues économiques: on ne guérit jamais complètement de ses vices. Elle continuait, pour les pénitences cruelles de sa servante, à mettre son nez dans les casseroles, à peser le beurre, à compter les morceaux de sucre et les grains de café, à mesurer le vin des fonds de bouteilles, et autres pratiques généralement usitées par les avaricieuses personnes affligées du besoin de tourmenter les autres et de la cruelle méfiance qui les poussent à chaque instant à crier: "Au voleur"! Ces aptitudes continuaient à s'exercer sur les infiniment petits côtés des dépenses journalières et l'économie de la lumière n'était pas le moins obsédant de ses travers. D'ailleurs, il fallait bien qu'elle enseignât quelque chose à Colombine, pour son argent, et elle s'ingénia à lui faire goûter les bienfaits des infimes épargnes. C'est ainsi que le feu de la cheminée devait servir à supprimer l emploi des allumettes. Depuis l'heure où le foyer brûlait, nul ne devait, sous peine d'être accusé d'une prodigalité effrénée allumer quoi que ce fût autrement qu'avec une braise. Le soir venu la comédie devenait plaisante à voir chacun armé de pincettes, souffler éperdument le bout d'un tison pour en faire jaillir une flamme, longtemps attendue afin d allumer sa lampe ou son bougeoir. Rouge, congestionnée, les joues enflées comme des outres, Mme Liardon soufflait, soufflait... Et elle triomphait à chaque renouvellement de cette économie, car la maligne Colombine l'approuvait.

Elle approuvait aussi la suppression de la lumière; c'était un goût que Pierrot lui avait fait partager. L'ombre, sans doute, était favorable à la santé, car Colombine n'avait trouvé aucune raison pour combattre ce procédé économique.

Et Mme Liardon touchée au coeur par cette déférence pour son système et cette preuve décisive des sévères principes de Colombine se mit à la chérir d une maternelle tendresse où s'accroissait sa frénésie de la conquérir pour son fils.

Mais Pierrot stylé, continua ses grimaces dégoûtées en réponse aux insinuations de sa mère il poussa même l'audace jusqu'à oser lui parler de Thérèse.

Mme Liardon atteignit ce jour-là les limites de la plus furibonde indignation.

Cependant, toute la tourberie manqua d'être découverte, un soir, par l imprudente gaminerie des amoureux. Il était d'usage en ce logis, dès que quelqu'un apparaissait une lampe à la main, dans une salle déjà pourvue de lumière;—une seule bien entendue,—il était dans les rites d'éteindre promptement l une de ces vives clartés Si, pour quelque raison, ou dans la nécessité de circuler d un appartement à l autre, quelqu un posait momentanément sur un meuble sa lampe crac! Mme Liardon se précipitait, et, quand l'intéressé se retournait pour prendre et emporter sa lumière, il la trouvait fumante, mais éteinte. Vingt fois par soirée il arrivait qu ainsi on rallumait. C'était même une occupation qui abrégeait comiquement les heures.

"LE RUISSEAU" COULE VERS LE GRAND SUCCES.

Gaby Sylvia et Ginette Leclerc, avec Françoise Rosay et Paul Cambo ont fait une très grande impression sur le public montréalais. Nul doute que dans la province il en sera de même. Une belle histoire aura toujours des amateurs.

Or, un soir que Mme Liardon avait déposé son tricot sous la lampe, elle jugea inutile de dépenser de l'huile, pour éclairer son oisiveté, et d'un tour de clef, elle rentra la mèche. Puis satisfaite, elle attendit dans l'ombre que Pierrot et Colombine occupés dans leurs appartements respectifs la vinssent retrouver.

Un peu après, deux portes s'ouvrirent et les deux jeunes gens, se faisant face, entrèrent, chacun sa lampe à la main. Une même pensée gamine leur vint alors, et pouf! pouf! ensemble ils soufflèrent.

—Eh! dit Mme Liardon flattée de tant de zèle.

—Aie! fit Colombine: Pierrot, hardi dans l'ombre, venait de l'enlacer et l'embrassait éperdument.

—Oh!... fit tout à coup Pierrot, tandis que la jeune fille s'enfuyait.

Et il demeure campé, le nez en l'air contemplant la lune qui s'encadrait soudainement dans la vitre et riait comme une commère qui vient de faire un bon tour.

En effet, Mme Liardon qui déjà se courbait pour ramasser un tison, s'était vivement retournée en entendant crier Colombine et avait eu la rapide vision d'une double et bizarre silhouette, aussitôt rompue, envolée. Elle se frotta les yeux, regarda mieux, chercha autour d'elle, puis vers la vitre dorée où la lune riait, et murmura:

—Il passe parfois de drôles de nuages dans le ciel!... Où donc est Colombine?

—Me voici répondit celle-ci, qui rentra soudain empressée, portant sa lampe rallumée. Elle était un peu rouge, un peu décoiffée, un peu colère et, s'asseyant, elle dit, la voix grondeuse:

—Ça, voici demain un mois que je suis ici: mon éducation est finie, je vais partir.

—Déjà? prononça, gémissante, Mme Liardon, désabusée de sa vision de tout à l'heure. Quand à Pierrot, il montra le poing à la lune et sortit, claquant la porte...

.. ..

Dès le lendemain, avant qu'il ne fit jour chez Colombine, Pierrot et sa mère se chamaillaient.

Reprenant leur attitude de fantoches, les gestes raides, parlant bas, ils s'envoyaient des coups de menton menaçants et obstinés.

—J'épouserai Thérèse... ta nièce, Thérèse Bartet, et je l'épouserai malgré toi, entends-tu? grommelait-il énergique et exaspéré.

—Elle ne mettra jamais les pieds ici, entends-tu toi-même? Jamais!... ripostait en des souffles rageurs la vieille, ébouriffée.

—Ouais, ricanait Pierre, trop tard!

—Pourquoi trop tard?

—Parce que... je l'aime, elle m'aime, nous nous aimons.

—Et moi, je la hais!

—La belle raison!

—Une fille de ce "mange-tout"! Quelle drôlesse, élevée dans le gaspillage et le désordre!

—Elle entend l'économie mieux que toi-même...

Alors Mme Liardon, tragique:

—Pierre! tu insultes ta mère!

—...et aussi bien que Colombine, acheva Pierrot sans se décorcerter.

—Oh! celle-là!...

—Eh bien! quoi celle-là? Parlons-en. Pourquoi te plait-elle? tu ne sais ni qui elle est, ni d'où elle vient...

—Je sais qu'elle a une jolie dot et qu'elle possède d'admirables principes d'économie. Cela me suffit. Une telle femme est un trésor dans un ménage, et si tu n'étais pas un sot...

—Mais, saperlipopette! tu ne connais pas Thérèse!Puisque je te dis qu'elle est aussi parfaitement douée que ta Colombine; et même, tiens, elle lui ressemble comme une soeur jumelle Pourquoi repousserais-tu Thérèse avant de l'avoir jugée? Veux-tu qu'elle vienne ici remplacer Colombine? Tu verras toi-même que ce trésor vaut l'autre. Et alors puisque c'est ta nièce qui me plaît...

—Quand même elle aurait toutes les vertus, tous les mérites de Colombine et mieux encore, si c'était possible, il suffit qu'elle soit la fille de mon frère, pour que je m'oppose toute ma vie à cette union. Voilà qui est dit.

—Ah! c'est comme cela! maugréa Pierrot, levant ses grands bras, eh bien!...

—Eh bien?...

—Bonjour, Mme Liardon, interrompit Colombine qui entrait, réveillée trop matin, encore toute rose et chiffonnée de sommeil, on se dispute donc ici?... Voyons, puis-je vous mettre d'accord?

—Ah! ma mie, soupira la vieille, suffoquée, je suis bien malheureuse! Et je m'en vais tout vous dire. Oui, tout, fit-elle en menaçant du doigt Pierrot qui ne la voyait point car il s'oubliait à contempler, d'un air béat le minois fripon de sa belle.

—Apprenez donc que ce mauvais garçon que voici s'est amouraché d'une jeune fille...

—Hum! fit Pierrot.

—...Qui est la fille de mon frère, vrai pendard, viveur, dépensier, un artiste enfin! continua Mme Liardon, lequel donne à ses enfants le déplorable exemple de toutes les prodigalités. Une telle fille, malgré sa dot, nous aurait tous mis sur la paille, pas vrai?

—A savoir! interrompit Colombine; l'exemple d'un vice corrige bien souvent ceux qui l'ont cotoyé et en un mot les premières victimes Rien ne prouve d'ailleurs, que la fille en question n'ait point acquis les bons principes, lesquels même, ne feraient que se développer plus complètement sous votre judicieuse direction et les précieux conseils de votre expérience Voyez moi-même!

—Oh! vous, ma mie, s'écria Mme Liardon, c'est une autre affaire. Et si mon imbécile de Pierrot avait eu des yeux...

Colombine se mit à rire, et dit:

—Si je vous comprends bien Mme Liardon, ma petite personne aurait eu l'avantage de vous plaire!

—Ah! soupira la vieille, que ne donnerais-je point?...

Et se tournant vers Pierrot, suppliante:

—Voyons, mon petit, un bon mouvement. Sois donc amoureux de Colombine! Veux-tu?

—Mais... mais, balbutia Pierrot, se grattant l'oreille.

Et il examinait attentivement la fillette qui esquissait un signe pour lui seul.

—N'est-elle point belle et plaisante? continua Mme Liardon encouragée.

Alors, tout à fait comique, elle prit la main de Colombine, la promenant en parade devant la face hilarante de Pierrot, qui se tordait.

—Hein! disait-elle, le joli bijou que voici! Hein! ces yeux fripons, cette bouche rieuse, hein! tout cela pour petit Pierrot mignon, s'il veut être sage et faire la volonté de sa maman.

—A propos, dit soudainement Colombine, m'a-t-on demandé si je voudrais bien de Pierrot?

—Ah! me voici à vos genoux, cria Mme Liardon, sauvez-moi la vie, ma mie Colombine, sauvez-moi de...

—De Thérèse Bartet n'est-ce pas?

—Oh! oui, soupira férocement la vieille.

—Puisque vous m'en priez tant, il faut bien vous satisfaire. Mais souvenez-vous du moins que vous m'avez fait violence et que si ma famille...

—Je prends tout sur moi.

—Allons! mon ami Pierrot, roucoula gentiment Colombine, résignez-vous et venez m'offrir votre coeur à deux genoux. Votre mère vous l'ordonne.

—M'y voilà! s'écria un peu trop vite Pierrot, fou d'amour. La main sur le coeur, le rictus aux lèvres, il tourna ses yeux blancs vers le plafond d'un air d'extase

Colombine lui claqua les lèvres du dos de sa main, et Mme Liardon, flageollant d'émotion, leva les bras sur leurs deux têtes rapprochées...

—Maintenant, ce n'est pas tout ça, reprit Colombine; il faut que j'obtienne le consentement de ma famille. Je m'en vais partir tout de suite pour cette démarche. Mais afin de lui ôter toute envie de récriminer sur ce qui est fait, il est bon que je puisse lui mettre sous les yeux la preuve de notre arrangement

—Quelle preuve? demanda Mme Liardon.

—Mais... par exemple, votre consentement légal à notre mariage. Votre autorisation sur papier timbré. Elle ajouta: Pierrot, une feuille.

—Attendez donc... commença Mme Liardon, on pourrait...

Mais Pierrot était déjà loin; pas très loin, cependant, car il rentra presque aussitôt.

—Justement, dit-il, j'avais une feuille sur moi Comme ça se trouve!

—De l'encre! commanda gravement Colombine, si grave et l'air si préoccupé que Mme Liardon, craignant qu'elle ne changeât d'idées si on la contrariat, n'osait remuer de sa place et se contentait de suivre de loin, d'un oeil troublé, la plume de Colombine qui grinçait à toute volée sur le papier rude.

Soudain elle tendit la plume d'un geste brusque à Mme Liardon et, comme une personne qui prend son parti, lui désignant un point sur la feuille du bout de son petit doigt planté:

—Allons, dit-elle, puisqu'il le faut... signez là!

Puis elle parut se raviser:

—J'ai peut-être tort, après tout, de faire ce que je fais...

—Mais non, mais non, ma mie, dit précipitamment la vieille inquiétée. Et, se jetant vers la table, elle écrasa son nom dûment paraphé, au bas du consentement écrit par Colombine.

—Là! voilà qui est fait, c'est signé: maintenant, embrassez-moi, ma fille.

—Volontiers, répondit gentiment Colombine en faisant un signe à Pierrot qui enleva prestement la feuille et la tint cachée derrière lui, les bras retournés, le buste en avant, les jambes jointes railleur et ravi. Et, lorsqu'elle lui eut rendu son accolade la jeune fille, un peu émue, se recula d'un pas et dit:

—Madame, j'ai un aveu à vous faire.

—Lequel, ma mie?

La vieille devint tout interloquée à voir le museau futé de sa Colombine subitement attristé et pâlissant. Cependant la fillette continua:

—Pierrot aime Thérèse Bartet, qui est une bonne et brave fille, sage, bien élevée, très économe et parfaite ménagère. De plus, elle adore Pierrot. Ces deux enfants seraient très, très malheureux, — et Colombine s'attendrissait, — si on les séparait, si on les empêchait de s'unir en mariage. Vous ne voudriez pas être à ce point cruelle, Mme Liardon, de faire le malheur de ces deux pauvres êtres si sages et si bons!... Dites, oh! dites que vous ne le voudriez pas!...

—Mais bégaya la vieille, tremblante, et montrant de son doigt qui dansait, la table où elle venait de signer: Là, tout à l'heure, j'ai consenti à...

—Au mariage de Pierrot avec Thérèse, Mme Liardon, et c'est ce qu'il faut me pardonner.

—J'ai signé cela? cria follement Mme Liardon, se redresant exaspérée. Vous m'avez trompée, vous! Oh! vous!...

Dame! balbutia Colombine un peu triste, puisque vous vous ostiniez aussi et qu'il n'y avait pas d'autre moyen!... Voyons, Madame, je vous demande grâce et pour eux vous m'aimez un peu... Ne m'aimez-vous point, dites!

Et l'enjôleuse saisit la vieille dans ses bras en l'embrassant.

(*Suite à la page 30*)

Lucienne Boyer vient d'epouser le lieutenant Jacques Pills

Il est resté le jeune et bel étudiant qui, après le bachot, ne voulut rien savoir pour commencer sa médecine.

Il débute au Moulin Rouge, dans une revue de Mistinguett, et lorsqu'il enregistre avec Georges Tabet, son premier d'sque, "Couchés dans le foin", ils obtiennent le grand prix, et la vedette.

Mais il leur manque cette consécration que les artistes de la chanson viennent traditionnellement chercher au cabaret de nuit.

C'est alors qu'elle intervient. Elle ouvre le cabaret "Chez elle" et leur équipe obtient un succès fou.

Succès d'élégance, succès de tendresse et de gaieté . . . Il est le rythme. Elle est le charme. Ils se complètent.

Elle part autour du monde ouvrir la voie aux chansons françaises d'aujourd'hui. Amérique, Europe, Afrique . . .

Paris boude un peu. Mais elle sait le reconquérir, elle connaît les secrets de son cœur. Elle incarne, dans une opérette, une midinette devenue chanteuse. Lui est peintre. Ils s'a'ment. Chaque soir, ils se le disent dans d'innombrables représentations à Paris et, à Bruxelles, ils se l'avouent pour de bon.

Les tournées continuent. Le succès ne cesse de grandir. Elle a perdu son air mélancolique. Elle rit d'un rien. Elle est amoureuse . . .

Ils avaient choisi, sur le côteau de Saint-Cloud, un hôtel particulier tout blanc, avec un joli jardin en terrasse.

La guerre survint . . . Et Lucienne Boyer épouse le lieutenant Jacques Pills. Le copain, le partenaire, est devenu l'époux.

C'est une bien jolie chanson. Nul doute qu'un des auteurs préférés du couple ne l'écrive. Peut-être est-ce déjà fait . . .

Lucienne, d't-on, devait créer sur une scène parisienne "En vous attendant sur les ondes". C'est près de l'appareil de radio que les jeunes mariés se retrouveront momentanément. Ils pourront s'écouter dans les phrases les plus tendres, en attendant de vivre leur rêve . . .

Marcelle Chantal blessée

Une dépêche de dernière heure nous apprend que Marcelle Chantal revenant de voyage a eu un pénible accident. Au croisement d'une route, sa voiture fut heurtée violemment par une auto conduite par Mlle Janine Prévot.

Le choc d'une violence extrême, projeta la voiture de Marcelle Chantal contre la clôture d'une propriété privée dont la grille défoncée s'abattit avec fracas.

Marcelle Chantal qui doit bientôt commencer une grande tournée, fortement contusionnée aux genoux, est soignée à l'Hôpital de Neuilly.

Sa passagère a le bras fracturé à deux endroits.

▼

Fernand Gravey a retrouvé "Le Paradis Perdu"

Abel Gance, Stève Passeur et Joseph Than viennent de réaliser un grand film plein d'humanité, d'émotion et d'humour qui est appelé à faire date dans la production cinématographique française.

Paradis Perdu se déroule à travers des péripéties tout à tour émouvantes, tragiques, burlesques et souriantes, et possède une étincelante distribution.

La grandeur et le pittoresque d'une mise en scène tour à tour pathétique et féérique, nous promènent de l'enfer du front de Champagne à un dénouement tragique. Elvire Popesco, plus éblouissante que jamais, donne la réplique à Fernand Gravey qui a trouvé dans cette oeuvre le thème d'un de ses meilleurs rôles. *Paradis Perdu* a encore le mérite de donner la vedette à une très jeune artiste, Micheline Presle et de faire monter au firmament cinématographique cette nouvelle étoile de première grandeur. Quant à Alerme, Pizani et Le Vigan, ils sont irrésistibles.

▼

—La récente et trgique aventure des passagers du *Saint-Louis*, des israélites à la recherche d'un refuge, va fournir le sujet d'un film.

Ce drame filmé s'appellera *le Bateau errant*, et c'est le célèbre écrivain polonais Léonard Frank qui en écrit le scénario. Léonard Frank, qui habite Paris depuis plusieurs années, n'est pas un inconnu du public.

▼

—Jean Boyer vient de donner le premier tour de manivelle de *Serénade*, d'après un scénario retraçant certains épisodes de la vie du célèbre musicien Franz Schubert.

Le décor représentait un des luxueux salons du palais de Son Excellence von Hartmann, homme tout puissant à Vienne.

La distribution de ce film réunit en outre les noms de B. Lancret, qui, on le sait, incarne Franz Schubert Roger Bourdin, Robert Arnoux, Pierre Magnier, Félix Oudard, Alex. Rignault, Marcel Vallée.

Envoyez ce coupon aujourd'hui

Nom ....

Adresse ....

Ville .... Comté ....

L'abonnement au "Courrier du Cinéma" est de cinquante sous par année

Adressez ce coupon à

COURRIER DU CINEMA,

637 ouest Craig — Montréal

GABY ET GEORGES INTERROGENT L'AVENIR.

Gaby Sylvia et Georges Rigaud dans "Face au destin". Gaby qui fut si remarquée dans "Le Ruisseau" affirme à nouveau son beau talent. Quant à Georges Rigaud ses succès ne se comptent plus. Réunir ces deux vedettes c'était en effet faire face au destin et s'assurer d'un triomphe.

VIVIANE ROMANCE dans "l'ESCLAVE BLANCHE"

film somptueux dont l'action évolue du gai Paris de 1900 aux Palais et Harems de la Turquie des Sultans

Le film que nous illustrons ici et que nous verrons bientôt est un drame mouvementé, coloré, pittoresque. Il expose le désenchantement d'une Parisienne mariée à un Turc au temps de la Turquie des harems. Cela nous vaut l'étude du conflit entre un amour exclusif et les moeurs orientales. L'évocation de la vieille Turquie d'avant-guerre, au passé si proche et pourtant si étrange, donne à l'action un attrait et un relief très particuliers. Tout le long du film il y a une atmosphère de tragédie fort bien obtenue et jamais exploitée par des moyens faciles ou conventionnels comme les turqueries de théâtre. Si le cinéaste n'a pas négligé le décor pour bien maintenir le spectateur dans l'ambiance — nos illustrations en font foi — il s'est ingénié à approfondir le caractère et les réactions de l'esclave blanche souffrant de son amour bouleversé par des coutumes qu'elle ne saurait admettre. C'est ici que Viviane Romance devient singulièrement pathétique.

La belle artiste qui menace de plus en plus la popularité de Danielle Darrieux — les points de comparaison manquent cependant — nuance avec sûreté la tendresse amoureuse, la résignation à une vie confinée, puis la jalousie et la révolte farouche. Très belle, d'une autorité incontestable Viviane Romance trouve ici — nous le disons sans inutile flatterie — le grand rôle de sa fulgurante carrière. Viviane n'a pas voulu se cantonner dans les rôles de ses débuts. Elle prouve ici qu'elle est une comédienne versatile, au talent souple pouvant s'attaquer aux rôles les plus divers.

A ses côtés on admirera la fière et noble prestance de John Lodge qui joue avec infiniment d'intelligence. N'oublions pas Dalio qui fait une composition d'une acuité extraordinaire. Il aurait pu jouer un sultan démoniaque; il a tenu à ne pas charger son personnage. Qu'il en soit remercié au nom du grand art qu'il sert si bien. Signalons la présence de Louise Carletti, une jeune qui surprendra; Mila Parély, fine orientale; Saturnin-Fabre, très inattendu en policier turc qu'il truffe de son humour habituel.

Le film "L'Esclave Blanche" a plus d'un mérite à l'intérêt des cinéphiles français. La présence de Viviane Romance d'abord, le sujet original ensuite et le thème même du scénario vont fournir aux amateurs de nombreux sujets de conversation, même de discussion. Il arrive très peu souvent que le cinéma s'attache à étudier l'Orient pour en découvrir son secret. Habituellement on passe en vitesse car on se dit que le public n'est pas intéressé à l'étude des races et des moeurs. On a tort et le film de Viviane Romance va prouver que l'on peut très bien demeurer dans le cadre du cinéma tout en se penchant sur le mystère des habitudes orientales.

C'est précisément ce mystère qui donne au drame toute son acuité. Pour comprendre l'Orient et ses moeurs et pour comprendre aussi l'esclavage contre lequel Viviane Romance se révolte, de simples décors ne suffisent pas. Aussi le dialogue du film est-il plus parfait que d'habitude; il va au fond du problème et expose des faits passablement inconnus du grand public.

Mais en lisant le résumé de l'action on saisira mieux l'intérêt de ce film appelé à un très vif succès. C'est la première fois que l'écran français traite le problème de l'opposition de deux mentalités et disons-le sans crainte, la réussite dépasse les plus optimistes promesses.

LE RESUME DE L'ACTION

Le jeune prince Vedad Bey a épousé en France, Mireille, et ramène sa femme en Turquie. Elle doit se plier à une civilisation orientale où toutes les coutumes, après l'avoir étonnée, la choquent et la révoltent. Comme elle prétend tenir dans la maison de Vedad son rôle d'épouse à la manière occidentale, elle provoque la colère des grands de la cour du Sultan qui redoutent l'influence de Vedad auprès du Souverain. Une intrigue de cour lui donne une rivale en contraignant Vedad à accepter de la main du Sultan, une seconde femme. Mireille, ne supportant pas cet indigne partage, abandonne Vedad et cherche à fuir. Vedad en est averti à temps, il retrouve Mireille et fuit avec elle vers une contrée où leur amour ne sera pas contrarié par les coutumes surannées.

NOS ILLUSTRATIONS

En bas de gauche à droite: Viviane Romance et John Lodge. Puis Dalio dans le rôle du Sultan et enfin Viviane Romance au milieu des femmes du Harem. Assise, à gauche, la petite Louise Carletti. A droite, en haut: scène dramatique entre John Lodge et Lupovici.

Sobre en tout - la Bière me suffit

Notre roman feuilleton

TELLE QU'ELLE ETAIT EN SON VIVANT

réalisé en film
sous le titre
"LA LOI DU NORD"

par Maurice Constantin-Weyer

(Voir nos numéros précédents)

— Jacqueline, dit-il, je pense avoir droit à ma part de bonnes choses, comme chacun de nous. Mais je crois que Louis a les mêmes droits que moi.

Le rire de Jacqueline sonna faux, tandis qu'elle répliquait:

— Les hommes du Grand Nord ne connaissent rien à la gourmandise. Les haricots au lard sont ce quils aiment le mieux. Ce serait pitié de gaspiller le morceau qui est justement cuit à point pour un convive qui mange avec la même indifférence une tranche juteuse ou une semelle de soulier...

Je crus bon d'entrer dans le jeu, même sans en comprendre les règles, et je dis:

— Les bons cuisiniers sont les meurtriers de l'humanité.

— Il y a là-dessus, énonça Shaw, un vieux proverbe latin: **Quatuor occidunt hominem...** Mais — il se tourna vers Jacqueline — vous ne savez pas le latin, alors je traduis: "L'homme meurt de quatre choses, d'une femme trop belle, d'un tempérament trop irascible, de vins trop généreux et de chair trop abondante." Voyez ce que c'est que d'être passé jadis par Harvard. Ce doit être la première fois que le génie des humanités classiques éclaire ces régions barbares...

Mais je pensais à part moi que notre ère de progrès a également ajouté la potence à ces quatre genres de mort. Ce perfectionnement me semblait indésirable.

* * *

Comme je l'avais prévu, les montagnes se firent plus hautes. Et nous dûmes abandonner le lit de la rivière, ramenée à la proportion d'un torrent, et que le tumulte de son eau empêchait de geler suffisamment pour faire une piste praticable. Si les montagnes se haussaient, elles demeuraient encore du type dit "à vaches".

Ce qui nous fut particulièrement précieux ce fut ce grand nombre de chiens, dont la prévoyance de Shaw nous avait dotés. Huit chiens montent allègrement une côte où quatre peineraient. Mais cette médaille avait son revers. Et la question nourriture se posait. Un daim abattu par Jacqueline — décidement elle était une sportswoman universelle — disparut en quelques instants sous la meute féroce. Les chiens se battaient sur l'amas de viande et de tripaille, insensibles aux coups de fouet que je leur prodiguais. La peau de l'animal, même, disparut sous leurs dents voraces. Quelle curée chaude! Après quoi, saouls de sang, ils dévalèrent une pente abrupte, à un train dangereux pour nos traîneaux et pour nous-mêmes. Puis ce fut une nouvelle ascension, dure à nos pauvres genoux.

Nous tuâmes, ce jour-là, notre premier grand tétras. C'était un coq magnifique, d'un bleu noir, qui nous fournit l'un des rôtis les plus coriaces dont j'ai gardé le souvenir. Sa chair, violemment parfumée, avait l'amertume de la résine.

Je ne pus m'empêcher de dire à Jacqueline:

— Gardez ce coq pour moi, puisque je ne connais rien aux bonnes choses, paraît-il, et donnez à Shaw un peu de bacon.

Il y eut d'autres intermèdes moins comiques. Les traîneaux versèrent plusieurs fois et il fallut refaire le chargement. Cela prenait un temps précieux.

* * *

Le choc nous ébranla le septième jour après notre séparation d'avec Dalrymple. Nous venions de gravir une longue pente boisée, et de franchir une petite crête rocheuse. Devant nous s'étendait une longue déclivité d'alpages et, dans le lointain se dressaient de hauts sommets que nous commencions à connaître. Ces sommets, nous les apercevions chaque fois que nous arrivions en haut d'une côte, et la première fois ils nous avaient semblé très rapprochés. Depuis ce premier contact visuel, ils demeuraient à la même distance.

Nous les regardions une fois de plus, et nous échangions le coup d'oeil éloquent et mélancolique qui nous était devenu habituel en cette circonstance, quand nos chiens, tous ensemble, dressèrent l'oreille. Au même instant, loin derrière nous, nous entendîmes aboyer des chiens. Et les nôtres répondirent.

Alors nous dévalâmes la pente aussi vite qu'on pouvait le faire. Celle d'en face n'était pas moins dénudée et nous nous y engageâmes sans prendre le temps de respirer.

Nous étions à mi-côte, quand pour la première fois je tournai la tête. Sur le versant opposé, un traîneau attelé de quatre chiens descendait rapidement, profitant des traces profondes et dures que nous lui avions tracées. Dalrymple gagnait sur nous.

Shaw marchait en tête et il comprit sans doute, car il fit un effort désespéré. C'était une dépense d'énergie quasi surhumaine. Mais, quand on a rompu certain cercle dans lequel l'humanité a tenté d'emprisonner l'individu, on devient surhumain. Et il semblait que nos chiens participassent à notre âme. Robert, avec cet ascendant extraordinaire quil avait pris sur eux, obtenait de ces animaux ce qu'aucun professionnel peut-être n'aurait pu en obtenir. Si nous avions lutté à égalité, les chances eussent été en notre faveur. Oui, même contre un homme de la trempe de Dal. Mais nous avions une piste à battre, et cette piste, nous la battions nécessairement à son profit.

* * *

Nous gagnâmes la crête et, cette fois-ci, je vous le jure, je ne pensai pas à m'attarder à la contemplation des montagnes lointaines. J'avais vu Dal grimper derrière nous. Depuis deux heures, environ, qu'il nous chassait à vue, il avait gagné considérablement sur nous. Je me sentais une âme de bête aux abois.

Il me vint naturellement à l'esprit, qu'étant Lorrain, si je ressemblais à une bête de chasse, mieux valait prendre exemple sur le noble gibier de mes forêts natales, le sanglier, que sur le cerf. Ce ne serait pas un hallali, même courant, ce serait un ferme. Et le sanglier se prépara à faire tête.

Shaw filait déjà loin devant moi. Je l'entendais exciter ses chiens: **Mush! mush!** Je détachai la carabine fixée au sommet de mon chargement, et, poussant un dernier cri d'encouragement à l'adresse de mes chiens, afin qu'ils suivissent Shaw, je sautai de côté afin de laisser la place libre pour le traîneau de Jacqueline qui marchait le dernier.

Je continuais de regarder en avant. Dieu merci! j'avais bien le temps de voir Dal, pour ce que je voulais de lui. Il y a, dans la vie, des moments où une minute vaut plusieurs années. J'étais à l'un de ces moments-là. Et j'aurais tout le temps de faire face en arrière quand Jacqueline m'aurait dépassé.

Je manoeuvrai brutalement la culasse de ma petite carabine Ross. A ma grande surprise, aucun cliquetis ne répondit à mon mouvement. Le magasin était vide.

Pourtant, si jamais je ne laissais une cartouche dans le canon — les accidents sont si vite arrivés! — j'avais grand soin de tenir toujours, dans mon magasin, les cinq cartouches 303 Lee-Melford qu'il pouvait contenir. Et même, je me rappelais avoir changé mes cartouches le jour où j'avais pris conscience de ce que serait l'arrivé de Dal. J'avais enlevé mes balles demi-blindées, qui font des blessures affreuses, pour les remplacer par des balles complètement enrobées de maillechort. S'il me fallait tuer Dal, du moins je voulais le traiter en homme, et non pas en bête fauve. Il n'avait pas mérité cela. Le métier qu'il faisait comportait un risque de mort, et celui que je faisais comportait le même risque, — d'un ordre plus désagréable encore — plus celui de tuer. Moi, j'avais accepté ces deux risques, et c'est pour cela que je me reconnaissais le droit de tirer sur mon vieil ami. Il me semblait même qu'il devait s'attendre à une réception de ce genre, étant donné mon caractère, bien connu de lui.

Mes munitions étaient dans un petit sac, à l'avant de mon traîneau. Je courus aussi vite que me le permettaient mes raquettes, pour rattraper mes chiens. Je n'espérais pas le faire pendant la descente. Mais peut-être Dal ne nous rejoindrait-il que sur le versant opposé, dans la montée.

Pendant que je courais, quatre coups de feu claquèrent derrière moi, secs, nets, également espacés. Du vrai tir à la cible.

(Suite à la page 27)

(Tous droits réservés 1939 par la librairie des Champs-Elysées, Paris.)

Les souvenirs de guerre de Victor Boucher

M. Victor Boucher, le célèbre acteur parisien, est président du Théâtre du Soldat et de l'Association des Artistes dramatiques. Il vient de faire connaître à M. le Président du Conseil que les deux groupements se tenaient à la disposition des généraux commandant des armées.

M. Victor Boucher engagera-t-il dans sa louable entreprise celui qui, au début de la guerre 1914-1918, fut son précieux collaborateur: Louis Boucot?

Assez petit, les jambes courtes et les bras trop longs, Boucher, qui n'était point encore très connu, était alors réservé à l'extrême.

—Ce Boucher, disait leur commun lieutenant, M. Charles Alphand, le futur ambassadeur de France, auteur de plusieurs piécettes de théâtre de salon, fort remarquées, ce sera plus tard un grand acteur.

—Croyez-vous, mon lieutenant? faisait le cycliste Thénot dit Rip. Il n'a guère le physique d'un acteur.

—Moi, assurait alors Kistemaekers, sergent au même corps, je l'ai entendu réciter des monologues. Il dit bien!

▼

Derniers tours de manivelle

Nous signalions dans notre dernier numéro, le symbolisme curieux des films projetés actuellement dont les titres semblent autant d'allusions à la guerre...

Le même synchronisme peut être constaté sur les films en cours d'exécution.

Le 3 septembre, on tournait dans les studios français *Le Duel*, alors que le conflit des Démocraties et des Dictatures s'engageait.

Vive la Nation! est d'une actualité vibrante. *Le Corsaire* frappe les pirates allemands.

Un film a été juste terminé, le 3 septembre, près d'Etampes: *Grey contre X*... avec Mmes Helbing, Jacqueline Saint-Pierre Charlotte Lysés, MM. Dounel, Stephen, Lagrenée.

Mais la production française va reprendre. De multiples projets sont en voie d'exécution.

Et les films aideront, par une propagande bien dirigée, le succès des armées françaises.

▼

Le cinéma à son tour viendra venger le grand Sardou

Jean Renoir doit tourner prochainement un film sur la *Tosca*...

A cette nouvelle, une armée de critiques et de plumitifs déverse sur Sardou et sur son oeuvre dramatique les pires jugements.

De tout temps, il fut bien porté de combattre Sardou et de ridiculiser ses coups de théâtre et ses "ficelles" mélodramatiques.

Mais le célèbre scénario a fourni le livret d'une oeuvre musicale dont la popularité ne s'affaiblit pas...

Et il est hors de doute que l'intrigue de la *Tosca* fournisse à l'écran des effets scéniques magistraux où le talent d'une star adroite saura surpasser l'émotion provoquée, jadis, par Sarah Bernhardt.

▼

Jean Chevrier sera le capitaine Ardant

On entreprendra sous peu la réalisation d'un nouveau film: *le Capitaine Ardant*, de Pierre Nord, qui obtint avec cette oeuvre, en 1937, le "Grand Prix du Roman d'Aventure".

Le Capitaine Ardant, sera un film d'amour, d'aventure et d'héroïsme; une grande partie de son action se déroulera au Maroc et nécessitera une très importante figuration; la reconstitution d'une bataille en plein bled, entre autres, nécessitera la présence de 5,000 hommes.

Jean Chevrier est d'ores et déjà engagé pour le principal rôle masculin. Ainsi le producteur Bianco aura confié les principaux rôles de ses deux films aux deux révélations de l'année: Jean Chevrier et René Dary qui vient de terminer *Sidi Brahim*.

▼

—André Hugon poursuit la réalisation de "Moulin-Rouge" avec André Lefaur, René Dary, Lucien Baroux, Betty Stockfeld.

—Henri Decoin poursuit la réalisation de "Battement de coeur" sans Claude Dauphin, momentanément souffrant.

▼

—Kurt Bernhard a terminé "Nuit de Décembre".

▼

—On reparle de "Sébastopol". Le scénario serait mis en scène sous la supervision de G. W. Pabst, Claude Dauphin, Robert Le Vigan et Erich von Storheim sont déjà engagés.

PLUS D'AVENTURES . . . UN ROLE DE MERE.
Edwige Feuillère dans "Sans lendemain" nous apparaîtra sous un jour nouveau. Plus de femme fatale, plus d'aventurière, un rôle de femme et de mère aux prises avec le drame de la vie. Raymond Rouleau sera son éloquent partenaire.

(*Suite de la page 25*)

Au deuxième coup de feu je m'étais retourné, et je compris pourquoi Jacqueline ne m'avait pas dépassé. Elle était à genoux derrière un petit rocher et tirait. A chaque coup de feu, je voyais la douille éjectée décrire une trajectoire lumineuse dans le soleil, et Jacqueline souffler dans son canon, remettre en joue et tirer. Après le quatrième coup, elle se leva posément et sa silhoutte se dessina un instant en pleine crête. Puis elle sauta légèrement sur son traîneau. Les chiens qui l'attendaient docilement partirent à son appel et elle me rejoignit.

—Montez à côté de moi, dit-elle.

Elle était terriblement calme.

Elle souriait même.

—Vous l'avez tué? demandai-je d'une voix étouffée.

—Vous ne voudriez pas, dit-elle. Je lui ai simplement tué ses quatre chiens.

Le moment n'était pas aux explications. et nous repartîmes.

* * *

Shaw aussi s'était arrêté en entendant la fusillade et nous attendait. Sa figure, crispée et anxieuse, s'éclaira quand Jacqueline eut expliqué, sans un tremblement de la voix:

—Les chiens, seulement... Il est à pied. maintenant.

—Bien, dit Shaw. Alors, pour nous rattraper, il peut toujours courir... Marchons!

Nous fîmes halte à mi-côte.

Je m'attendais presque à voir Dal arriver sur la crête opposée et nous montrer le poing. Je pensais qu'un type comme lui, fier de son métier et aimant passionnément ses bêtes, devait ressentir l'insulte plus profondément encore qu'une blessure. Pauvre Dal! Quelles injures il devait, en ce moment, remâcher à notre adresse, mais il n'apparut pas. Sans doute était-il assis, ou couché à côté du cadavre de ses quatre magnifiques bêtes, pleurant de honte et de rage, et cherchant le moyen de se venger.

Dal, à pied, ne pouvait plus espérer nous rattraper. Mais il ne nous lâcherait cependant pas. La question était de savoir ce qu'il pouvait faire de plus raisonnable.

J'essayai de me mettre à sa place. Il pouvait retourner sur ses pas, et, en quinze jours, gagner Athabaska Landing. Là, il trouverait le télégraphe. Ce télégraphe lui permettrait d'alerter les types en Colombie Britannique. Mais la Colombie Britannique est grande. De plus, une fois les dangers matériels passés, nous pourrions nous séparer avant d'arriver aux premières frontières de la civilisation. Je savais maintenant que Shaw était homme à se débrouiller partout. Il avait une quantité de papiers pour toutes les circonstantes possibles. Il pourrait passer pour Tim Dohuë, **lumberjack** (ou bûcheron) irlandais en quête d'un emploi. Ce qui expliquerait son accoutrement.

Il avait cessé de se raser, et il lui poussait une barbe qui tirait sur le roux. Ses meilleurs amis, Mills ou Patterson, auraient été bien en peine de le reconnaître. La première pharmacie venue pouvait lui procurer du sublimé et de l'eau oxygénée, de quoi se décolorer complètement les cheveux. Ce même Tim pouvait—ce que n'aurait pas pu un gentleman—s'engager comme soutier à bord d'un navire quelconque de la côte du Pacifique. Les pistes une fois brouillées, il gagnait Yokohama ou Nagasaki, d'une façon quelconque. Moi, je chaperonnais Jacqueline Bert jusqu'à Vancouver... Après... Je poussai un soupir.

Malgré quoi, dès que les chiens eurent pris suffisamment de repos et mangé un repas supplémentaire de poisson gelé — c'était un crève-coeur, pour moi, que de voir leur appétit — nous poussâmes de l'avant. Je l'ai déjà fait comprendre. Il n'était plus question, pour nous, d'être raisonnables. Nous ne pouvions nous tirer d'affaire que par l'exagération. Cependant, nous cessâmes de forcer l'allure. S'il prenait fantaisie à Dal de nous poursuivre, son allure ne pouvait guère dépasser celle à laquelle nous faisions la montée et chaque descente nous permettait de gagner un terrain considérable.

Il fallait calculer, de plus, que Dal n'avait plus de provisions, ou, du moins, très peu. C'était un gars solide. Mais huit jours de vivres représentent une belle charge. S'il chassait pour se nourrir, nous savions par expérience qu'il perdrait du temps, et d'autant plus de temps que tout le gibier qui nous éventait filait loin de nous, au nord ou au sud.

Restaient à calculer les limites physiques de Dal. Il était certainement supérieurement entraîné, et c'était l'un des hommes les plus résistants du Nord. Peut-être fallait-il écarter la question de notre supériorité en montagne, avant du moins, que nous ayons atteint les glaciers. Rappelez-vous que Dal était fils d'Ecossais. Compte tenu de cela, nous ne devions pas être très loin les uns des autres. Jacqueline apportait une habileté sportive, faute de style, et d'aisance et j'admirais comme elle savait marcher tout en souplesse, sans se fatiguer. Shaw redevenait un jeune homme, le bon étudiant d'Harvard. l'homme du **penthathlon,** l'athlète complet, en un mot. Et moi... mais, ici, ma vanité entrait en jeu.

En calculant que Dal se contenterait à la rigueur de quatre heures de sommeil et de deux haltes d'une heure pour manger et se reposer, nous lui accordions un large crédit. On peut marcher pendant dix-huit heures, mais, pas tous les jours! Nous pouvions, nous, dormir six heures, ce qui était raisonnable, et prendre quatre repos d'une heure. Cela faisait quatorze heures de voyage, il est vrai. Mais pendant les descentes, nous montions debout sur nos traîneaux, tandis que Dal continuait à faire passer ses raquettes l'une par-dessus l'autre, du même mouvement monotone.

Ah! parlons encore de la question du moral. Nous avions, nous autres, une mentalité de vainqueurs, ce qui va loin! Si solidement trempé qui fût Dal, il devait se ressentir cruellement de sa défaite. Sans doute, la question découragement ne se posait pas. Un type comme Dal ne se décourage pas. Mais l'homme le mieux trempé plie tout de même parfois les genoux sous les coups du sort.

Le bilan nous était favorable.

* * *

Nous étions tout de même assez las, ce soir-là, pour manger rapidement et nous coucher sans paroles inutiles. Rien n'est fatigant comme le bavardage. Mais nous ne dépassions pas l'heure que nous nous étions fixée pour repartir. Il faisait encore nuit. Mais, je l'ai dit, la neige est une lumière. Une aurore boréale répandait aussi, en cette fin de nuit, la profusion de ses flamboyantes draperies. Une ombre au tableau. Deux de nos chiens étaient fourbus. Je pris ma carabine. Shaw et Jacqueline détournèrent leurs yeux. J'accomplis ensuite la répugnante corvée de les débiter et je jetai leurs débris misérables et sanglants sur mon traîneau. Autant de gagné pour le repas du soir! Mais je me sentais furieux et maussade.

Encore une longue étape à travers des montagnes de plus en plus hautes, et plus abruptes, aussi. Finies les descentes vertigineuses. Il fallait modérer l'élan des chiens. Dans chaque vallon, on traversait. non sans difficulté, des torrents mal gelés, qui se précipitaient dans un lit de rochers. A midi, trois autres chiens déclarèrent forfait. A ce train-là nous serions bientôt à pied, tout comme Dal.

Mais la haute montagne semblait se rapprocher, et cela suffisait à fortifier notre espoir.

Au cours d'une longue pause que nous fîmes au milieu de la journée, à l'abri d'une crête, j'escaladai un rocher qui commandait une vue superbe. Aussi loin que ma vue portait, et elle s'étendait à je ne sais combien de milles, je voyais serpenter notre trace, marquée en bleu sombre sur la neige claire. Aucun point mouvant. La fourmie qu'était Dal aurait fait une minuscule tache noire...

Rassuré, je pus jouir un peu du paysage. Nous avions traversé les montagnes les plus découvertes (peut-être étaient-elles découvertes en raison de leur altitude. mais ce que pouvait être cette altitude, je n'en avais aucune idée); mais au nord et à l'est, la forêt mettait de belles taches sombres, velours bleu des cèdres et des douglas, broché d'argent terni, et dans un vallon à ma droite, il y avait un beau lac. dont le vent avait balayé la neige, et qui faisait un éblouissant miroir au soleil. Il montait de cette nature immaculée une paix infinie. J'aurais désiré faire partager à Jacqueline mon émotion. Un témoignage en commun est le plus beau gage d'amour. Mais Jacqueline ne m'aimait pas et elle avait besoin de repos.

* * *

La pensée que Jacqueline ne m'aimait pas effaça le charme de ce paysage. Elle le dénatura. Elle en changea le caractère. Quelques minutes auparavant, j'aurais joui de la beauté des contrastes colorés. La lumière cessait de jouer sur la neige. Les ballerines habillées de couleurs complémentaires avaient cessé leurs pirouettes. Il ne restait plus qu'un pays mélancolique et désolé, comme mon coeur.

Et cependant, reconnaissante peut-être. à son fils de l'avoir fidèlement laimée, la bonne mère Nature vint à moi. Un instant. j'avais mesuré la souffrance et je l'avais crue infinie. Eh bien non! à regarder tant d'espace sous mes pieds, j'étais une bien petite chose. Et ma douleur ne pouvait être qu'à la mesure de cette petite chose. Les ballerines lumineuses, filles d'un rayon de soleil, se remirent à danser.

Je redescendis vers mes compagnons, et nous reprîmes notre route. Elle s'allongeait devant nous, comme une vie humaine. Il fallait la suivre courageusement. sans révolte et sans plainte, pas à pas, sans savoir où elles nous mènerait.

* * *

Ce soir-là, nous fîmes un grand feu, contrairement aux habitudes de la forêt. Ce n'était pas pour nous réchauffer. Un grand feu, dans la forêt, ne réchauffe pas. Il vous rôtit d'un côté, tandis que vous gelez de l'autre. Mais notre feu de ce soir était un feu de joie, une sorte d'action de grâces. Peut-être étions-nous les lointains descendants d'une de ces races antiques qui cherchaient dans le jeu de flammes l'étonnante communication de la chair et de l'esprit. Et je ne sais pourquoi, après cette journée mélancolique, je me sentais très heureux.

Nous étions silencieux.

Shaw et moi, enveloppés de fourrures, tirions sur nos pipes, qui grésillaient doucement, et Jacqueline s'était permis une cigarette. Chacun de nous rêvait, et chacun respectait la rêverie de l'autre. A certains moments, la parole devient sacrilège. A quoi bon se dire des choses inutiles?

Puis Shaw secoua les cendres de sa pipe, la nettoya d'un tour de couteau, la remit dans sa poche, s'étira, se leva et prit sa hache. La flamme baissait, et, sans que Robert me l'eût dit, je compris qu'il désirait ranimer cette flamme. La ranimer lui-même! Il disparut dans l'ombre.

(*La suite au procrain numéro*)

Ce que les artistes voulaient . . .

(*Suite de la page 9*)

nasse l'atavisme avait fini par triompher: la musique et la poésie l'emportèrent sur la peinture.

Voilà comment celui qui "Chante, chante soir et matin" est aujourd'hui peintre, parolier chanteur, comédien, conférencier, poète, romancier, cinéaste, sans compter qu'un soir à Nice il faillit éclipser la gloire du général Cambronne. Ce qui lui valut d'ailleurs d'être acclamé par 3,000 spectateurs.

Véra KORÈNE

Nous lirions les articles d'une autre journaliste si Véra Korène avait persévéré dans la carrière qu'elle avait choisie avant de suivre sa véritable vocation. Après avoir subi avec succès les épreuves du baccalauréat, elle avait bien été reçue au Conservatoire, mais en même temps elle était entrée comme rédactrice à la revue "L'Europe nouvelle", où elle avait été chargée de dresser un tableau de l'opinion. "Mais cela me paraissait fastidieux! avouait-elle par la suite. Ce que j'aurais aimé, c'était le grand reportage d'aventure!..." Et comme elle n'avait pas eu l'occasion de partir au loin elle avait cédé à sa véritable attirance: le théâtre. Du Conservatoire, elle était passée le plus officiellement possible à l'Odéon, puis à la Comédie-Française, et c'est ainsi que cette journaliste désabusée est devenue l'incomparable héroïne de nombreux films à succès.

Huguette DUFLOS

Elle fut élevée en Tunisie après que le hasard l'eut fait naître à Limoges. Un mois après sa naissance, ses parents avaient retraversé la Méditerranée l'emmenant avec eux sur la terre d'Afrique. Ainsi, "Poupette", comme on l'appelait alors, passa toutes les premières années de sa vie, et jusqu'à l'âge de 12 ans, sur le continent noir. Toute petite, elle rêvait d'être danseuse. A l'âge de cinq ans, elle s'évertuait à faire des pointes en arrondissant les bras au-dessus de sa tête, et elle n'avait eu de cesse que sa mère lui eût confectionné un costume de ballerine avec tutu de mousseline rose. Chez les soeurs de sainte Monique, elle avait six ans, lorsqu'elle joua une pièce devant l'évêque. Elle avait revêtu un costume somptueux fait d'une longue chemise de nuit, sur laquelle avait été drapé une sorte de surplis en gaze, orné d'étoiles de papier doré. Cela avait suffi pour déterminer la vocation définitive de la future comédienne qui, à l'âge de 12 ans, jouait "les Deux Aveugles" en travesti avec sa soeur. Sa famille ayant quitté l'Afrique pour venir à Paris, elle entra au lycée et les siens espéraient qu'elle serait un jour professeur. Mais parlez donc de l'enseignement à une jeune fille qui veut faire du théâtre! "Poupette" travailla à la déclamation, passa au Conservatoire, se maria, et entra chez Molière qu'elle devait quitter après une démission éclatante. Mais le cinéma l'avait séduite, et comme elle n'a jamais quitté la scène, on peut dire qu'elle est aussi célèbre comme star que comme comédienne.

DORVILLE

"Depuis 1883, date de ma naissance confesse Dorville, j'ai fait assez de trucs. A dix ans, pour gagner quelques sous, car mes parents n'étaient pas riches, je portais le lait aux étages!"

Naturellement cette première vocation du populaire artiste ne devait guère durer bien qu'il eût pris son métier à coeur. Ça l'amusait de grimper quatre à quatre les escaliers. D'abord il s'en donnait à coeur joie de chanter des couplets en faisant ses courses. Et puis cette liberté relative le changeait tellement de l'école où de son propre aveu, il n'en f... pas un coup, si ce n'est des coups de gueule.

"Lorsque j'atteignis ma seizième année, raconte encore Dorville, je fus placé chez un bonnetier, puis j'entrai comme vendeur dans un magasin de chaussures. C'est cette nouvelle situation qui décida de son avenir, car son magasin était proche de l'Eldorado où tous les soirs, ayant obtenu un emploi à la claque, il applaudissait Mistinguet et Dranem. Un jour, il écrivit à ce dernier pour lui demander d'être son élève. N'ayant pas reçu de réponse il alla attendre l'objet de son admiration à la sortie de l'Eldorado et l'enguirlanda vertement si bien que Dranem, impatienté lui colla deux "baffres". "Je m'en f... Cela me portera bonheur! avait, en s'éclipsant, crié Dorville qui, par la suite, ne garda nullement rancune à Dranem.

▼

—Alfred Rode et A. Reinert viennent d'achever "Le Danube bleu" tandis que Léon Mathot vient de donner le premier tour de manivelle de "Le Bois Sacré".

———▼———

Louis Jouvet sera la vedette du film que Jean Grémillon tournera après *Remorques* et qui intitulé *Le Cadre Noir* se déroulera en grande partie à l'école de cavalerie de Saumur.

▼

C'est Léon Mathot qui fera la mise en scène de *Lyautey*, d'après un scénario écrit avec la collaboration de ceux qui ont été les amis du Maréchal et qui a été agréé par la famille de l'illustre soldat.

Acousti-Celotex -- Calistone
Heerwagen Tile -- Calicel
Calicel Castone -- Absorbex

Pour tous vos problèmes d'acoustique

CHAQUE cinéma pose des problèmes d'acoustique spéciaux. Les matériaux modernes fabriqués pour répondre au besoin d'une parfaite distribution sonore exigent d'être traités par des ingénieurs experts dans leur application aux salles, tant anciennes que nouvelles, si l'on veut qu'ils donnent satisfaction. Dominion Sound Equipments Ltd. a à son service le personnel d'ingénieurs en acoustique le plus compétent qui soit au Canada. Leur travail vous permettra de construire sans crainte d'erreur.

DOMINION SOUND EQUIPMENTS
LIMITED

BUREAU CHEF: 1620 OUEST, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL
HALIFAX — TORONTO — WINNIPEG — REGINA — CALGARY — VANCOUVER

UN SERVICE NATIONAL POUR LES THEATRES

La mode ne perd jamais ses droits

Aux deuils de la guerre les grands couturiers, faisant preuve d'optimisme, entendent opposer la gaieté des toilettes brillantes. L'exemple de Paris et de Londres.

Le mouton de Perse au contraire de ce que l'on pense est fort seyant aux jeunes filles. A preuve ce demi-manteau d'une ligne élégante.

. La mode ne perd jamais ses droits ! Malgré la guerre les maisons de Haute Couture parisiennes, après un temps d'arrêt, se sont remises à l'oeuvre et déjà présentent leurs riches collections à l'admiration des femmes.

Par un accord tacite de tous les grands couturiers et dessinateurs il est entendu que la guerre n'inspirera pas aucun des modèles courants. En 1918 on crut bien faire en dessinant des costumes féminins qui empruntaient la ligne des uniformes militaires. C'était là une grave erreur que l'on s'empressa d'ailleurs de corriger en temps et lieu. La guerre ne peut être et ne doit pas être un motif d'inspiration. Trop de larmes et trop de drames en découlent pour y trouver quelque beauté à être transposée en des modes éphémères. Les deuils, d'ailleurs, ne tarderont pas à niveler bientôt le vêtement féminin mais avant qu'il en soit ainsi espérons que les couturiers vont user de la couleur ne serait-ce que pour susciter dans le public une certaine joie de vivre. Contre mauvaise fortune les couturiers doivent faire bon coeur.

On l'a bien vu à Paris récemment. Certains couturiers viennent de lançer de jolies pochettes-étuis pour le masque à gaz. Ces jours

Robe d'intérieur d'une grande nouveauté et surtout remarquable par la simplicité de ses lignes.

derniers la Reine d'Angleterre assistait à un défilé militaire. Sa Majesté avait jugé plus adroit de ne pas porter un uniforme militaire — elle passait en revue son régiment — mais une toilette très sobre. On remarqua alors son masque à gaz. Il était glissé dans une jolie pochette de soie mauve Le tout original, inédit et élégant. Voilà une leçon.

Au pays nous n'avons pas encore à subir pareille tyrannie. Le masque à gaz ne fait pas encore partie de notre garde-robe. Mais à chacune de nos élégantes de lançer des toilettes claires et gaies. A un monde inquiet opposons la gaieté vestimentaire si l'on peut dire ainsi.

Dans cette page nous illustrons quelques nouveaux modèles remarquables surtout par leur simplicité. Le grand succès d'une mode nouvelle c'est de pouvoir s'adapter à toutes les bourses. Il est des robes somptueuses, des fourrures splendides qui hélas coûtent des fortunes. On les admire... puis on les oublie.

Mais la robe que vous et moi pouvons acheter a bien plus d'intérêt. Les couturiers l'ont compris depuis longtemps et s'ingénie à créer des modèles économiques qui n'excluent ni l'originalité, ni la qualité.

Il suffit d'un peu de renard argenté à la jupe de ce costume de velours noir et au petit manchon pour en faire un ensemble d'une richesse réelle.

Le couple pittoresque Arletty-Michel Simon

Arletty porte une extraordinaire robe à pois qui ferait retourner sur elle tous les regards des passants, si elle se promenait dans la rue. Heureusement nous sommes dans un pittoresque bistro où son costume extravagant, ses cheveux gominés obtiennent le plus légitime des succès.

On joue de l'accordéon, on chante, on danse sous le regard attentif de Jean Boyer, à qui incombe la tâche de transporter à l'écran cette oeuvre de Marcel Arnac baptisée "*Circonstances atténuantes*".

On voit là tout ce que la région peut compter de "vrais de vrais" authentiques: l'ironique Andrex, surnommé "Môme de Dieu", Georges Lannes, dit "Coup de chasse"; Robert Ozanne, appelé "Cinq de canne", et Mila Parély, "La Panthère"; Dorville, "Père Boule"; Arletty, "Marie qu'a de ça", enfin toute la pègre des environs.

Michel Simon, brave magistrat parisien, a échoué ici par la suite d'un accident en compagnie de sa "bourgeoise", Suzanne Dantès.

Et tandis que celle-ci s'abandonne aux charmes d'une java dans les bras d'Andrex, Arletty entame avec Michel Simon un de ces dialogues en argot qui sont sans équivalents.

— Et! oui, voilà notre couple renoué, explique Arletty en versant à son compagnon un copieux "coup de rouge". Seulement cette fois, le scénariste ne nous a pas mariés: lui, Monsieur Le Sentencier est un homme digne d'estime, qui pourtant nous "aura". Après avoir suggéré à mes compagnons un cambriolage, nous le retrouverons au tribunal où il devra nous juger...

— En tenant compte des Circonstances atténuantes, ma chère amie, précise le débonnaire Michel Simon. Je ne suis tout de même pas un mauvais bougre!

Jean-Pierre Aumont sera "Des Grieux"

Serai-je Des Grieux? Ne serai-je pas Des Grieux? C'est la question que se posait Jean-Pierre Aumont depuis plusieurs jours. Ses engagements antérieurs ne coïncideraient-ils pas avec la date de réalisation de "Manon Lescaut"?

Un contrat en bonne et due forme vient d'apporter la réponse à tous ces problèmes.

Jean-Pierre Aumont vient d'être engagé pour tenir le rôle de Des Grieux dans la version cinématographique de "Manon Lescaut" que va tourner Raymond Bernard, et qui marquera les débuts sur l'écran français de Martha Eggerth.

Christiane Delyne se fit passer pour sa soeur

Christiane Delyne a des goûts éclectiques: ne marquant aucune préférence pour le théâtre ou le cinéma, elle tourne souvent dans la journée tandis qu'elle joue le soir au théâtre.

Mais la manière originale dont elle est allée de la scène à l'écran vaut la peine d'être contée.

C'était à l'époque des premiers "parlants". Une puissante firme réalisait en ses studios de nombreux films français.

Christiane Delyne, qui jouait alors dans *Le sexe faible*, de Bourdet, le personnage de l'Américaine Dorothy, fut convoquée.

Il s'agissait d'un rôle dans *Rien que la vérité*, auprès de Saint-Granier.

* * *

Elle se présente donc. Stupeur du directeur de production.

— Mais vous n'êtes pas celle que je cherche! lui dit-il sans ambages. Mlle Delyne est une Américaine — à laquelle vous ressemblez, je ne le nie pas — mais moins grande que vous; elle ignore totalement le français!

En vain, Christiane Delyne expliqua que née de parents français à Philadelphie où elle fut élevée, elle possède maintes raisons de connaître parfaitement la langue des Yankees.

— Good bye! Je vous enverrai ma soeur, la véritable Christiane Delyne.

Puis, ayant changé de robe et de coiffure, elle revint deux jours après dans le bureau directorial où en langue anglaise elle discuta les termes du contrat. Car on voulut bien reconnaître en elle l'interprète du *Sexe faible*.

Mais, incrédule et pour être bien certain qu'il n'existait pas deux Christiane Delyne le cinéaste exigea que l'engagement soit signé dans la loge même de l'artiste, au théâtre.

UN CAMERA FILMO

constitue le cadeau des Fêtes idéal

Pour la joie nouvelle qu'ils vous apporteront et pour les résultats superbes que vous en obtiendrez, réalisez vous-même vos films avec un appareil Filmo. A Noël ce sera un cadeau très apprécié.

Avec un caméra Filmo vous aurez un plaisir incomparable. Les films que vous réaliserez vous seront précieux. De plus il n'est rien de tel comme de voir chez soi, brillamment reproduits par un projecteur Filmo, des films qu'on a tournés so'-même.

A prix modéré le Filmo est de réelle qualité. C'est un appareil fabriqué par les premiers fournisseurs des studios d'Hollywood.

Voyez-les en démonstration chez votre marchand ou écrivez-nous pour plus amples détails.

PRIX **$71.50** livré sur un premier versement de **$17.00**

ASSOCIATED SCREEN NEWS
LIMITED

Montréal, Qué.
1330 Ouest, rue Sherbrooke

Toronto, Ont.
100 rue Adelaïde Ouest

Reda Caire chantera l'amour dans "Vous seule que j'aime"

VOICI le scénario du nouveau film de Réda-Caire:

Un soir, dans un cirque, à Paris, il y a dix ans...

Une jeune femme exécute, au trapèze, des exercices périlleux. Elle tombe, on l'emporte. Elle meurt durant son trajet à l'hôpital. Or, ce même soir, débutent sur la piste, deux excentriques musicaux: Jim et Jimmy.

Après la représentation, ceux-ci découvrent dans la loge une petite fille, celle de la trapéziste Geneviève. La gamine est désormais orpheline. Jim et Jimmy, pris de pitié, décident de l'adopter. Des années passent...

Jim et Jimmy se sont séparés. Le premier est devenu le "Chanteur de l'Amour", adoré des foules. Jimmy est resté l'humble clown sans éclat. Jim a oublié l'histoire de la gamine, et seul son copain continue à l'élever péniblement dans une modeste pension de banlieue. Mais l'argent est dur à gagner, et Jimmy connaît des heures tragi-comiques. Rentrant d'une tournée en Egypte, Jim vient rendre visite à son ex-partenaire et s'aperçoit de sa misère. Il décide alors de s'occuper de l'éducation de l'orpheline. Malheureusement, obligé de partir précipitamment pour l'Amérique, où l'attend un magnifique contrat, il n'a pas le temps de voir Geneviève, et se contente de laisser d'importants subsides à Jimmy.

Celui-ci qui souffre de sa médiocrité, en profite pour s'habiller richement et conduit Geneviève au Pensionnat du Gotha qui recrute ses élèves surtout parmi la noblesse. Aussi s'annonce-t-il à la Directrice comme étant le Marquis de la Blancarde. Pour gagner tout à fait le coeur de Geneviève, et comme il n'a jamais été aimé par personne; il lui fait un pieux mensonge: "Je suis ton père!" lui annonce-t-il.

En Amérique, le succès de Jim tourne au triomphe. Toutes les femmes l'adorent et plus spécialement Miss Cecil Jackett, la veuve du roi des aspirateurs, milliardaire et... excentrique.

Au Pensionnat du Gotha, toutes les élèves sont amoureuses du Chanteur de l'Amour. Surtout Geneviève, qui lui voue une véritable passion. Elle lui écrit même des lettres d'amour qu'elle ne met jamais à la poste. Mais un jour, ces lettres sont découvertes par une surveillante. Scandale. Le Marquis de la Blancarde est prié de passer d'urgence au Pensionnat. Jim, durant ces derniers mois, a reçu les photos de sa petite protégée. La petite fille est devenue presque femme, et combien jolie!

Combien plus pure et plus douce que Miss Cecil, qui le poursuit toujours de sa passion.

Mais voici qu'on lui téléphone de France. C'est Jimmy qui vient demander conseil à son vieux copain. En apprenant le scandale du Pensionnat Jim entre dans une véritable fureur et décide de rentrer immédiatement en France, son contrat étant terminé, incognito, afin de ne pas être importuné par ses adoratrices.

Jim a changé sa coiffure. Une petite moustache à l'américaine, et de grosses lunettes, le rendent méconnaissable. Il a chargé Jimmy de louer un hôtel particulier. A son arrivée celui-ci a dû lui avouer en tremblant qu'il s'est fait passer pour le seul père de Geneviève et qu'il s'est, par surcroît, annobli. Jim décide qu'il sera un ami, un américain de passage et il saura bien, lui, découvrir le secret de Geneviève. Mais celle-ci devant son indiscrétion se cabre, et demande à son père de renvoyer cet étranger insupportable. Jim en dernier recours, décide de convier à une fête, toutes les amies et surtout les frères des amies de Geneviève pour essayer de trouver celui qu'elle aime. Mais cela ne donne rien.

Jim décide donc de repartir, mais avant son départ, il donnera une représentation au bénéfice des vieux artistes de la piste. Grande sensation à Paris. Geneviève, ignorant que l'Américain insupportable n'est autre que le Chanteur de l'Amour, celui qu'en secret elle adore, décide de s'y rendre, sans rien en dire à son père.

A l'entr'acte, la loge de Jim est assiégée. Mais la porte ne s'ouvre que pour laisser passer Miss Jackett qui est venue le retrouver en France. Jim, par dépit, et comprenant que son amour pour Geneviève est sans issue et également sous l'influence de son impresario Schumann, accepte enfin de se fiancer avec la bouillante américaine. Et celle-ci tombe dans les bras du beau chanteur au moment où Geneviève ouvre la porte de la loge.

Celle-ci a un éblouissement, son rêve est brisé. Elle s'évanouit et tombe... dans les bras de Jimmy qui l'avait aperçue dans la salle et qui l'avait suivie. Il l'emmène à l'hôtel. Geneviève se confesse à lui. Jimmy, éperdu se précipite à la recherche de Jim, en train de sabler, sans joie, le champagne avec Miss Cecil, sa fiancée.

Deux rôles d'un genre nouveau pour Lisette Lanvin

PARCE qu'elle possède un visage franchement ouvert, qu'elle apprécie les mille et une petites joies quotidiennes en dédaignant les soucis on inflige souvent à Lisette Lanvin — sans doute par esprit de contradiction! — des rôles moroses.

—Pourtant dans la vie courante j'aime rire, je raffole des sports, j'adore faire des niches à mes amis, constate-t-elle ironiquement.

"Heureusement cela va changer ou plus exactement cela a commencé à être différent. Dans "La Brigade Sauvage", j'incarne déjà une fille d'exilés russes élevée à la française. C'est dire que je me montre spontanée, énergique, toujours de belle humeur! L'histoire évidemment relate des malheurs de famille mais évoqués rétrospectivement ils ne me touchent que relativement peu.

"Enfin je commence ces jours-ci, sous la direction de Berthomieu, "Face au Destin", inspiré d'un roman de Charles-Robert Dumas. Pour la première fois j'aurai mon sympathique camarade Jean-Pierre Aumont comme partenaire. Je suis ravie en songeant que cela va "coller" parfaitement."

—Et vous incarnerez encore une sportive?

—Comme doit l'être toute jeune personne vivant à notre époque! A vrai dire, il arrive à cette Madeleine, vendeuse dans une maison de couture bien des avatars, allégrement supportés. D'autant plus que Madeleine Deval va camper une de ces mères autoritaires et débrouillardes dont elle seule a le secret! Mais je sais me défendre. Finalement l'amour triomphe!

REPONSE AUX PESSIMISTES

CONSULAT GENERAL DE FRANCE
A MONTREAL

le [illegible] octobre 19[illegible].

NH

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de vous faire connaître que, selon une information officielle qui me parvient à l'instant, les dispositions sont prises en France pour continuer d'assurer le ravitaillement des salles cinématographiques de l'Etranger en films français.

La production française n'est donc pas arrêtée et les films français de tous ordres (actualités, documentaires, grands films) seront envoyés à l'Etranger comme par le passé./.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, les assurances de ma considération très distinguée.

Monsieur J.A. DESEVE,
Directeur de " FRANCE FILM ",
Montréal.

NOEL HENRY
[illegible]
MONTREAL

Cette lettre officielle du Consul de France, M. Noël Henry, se passe de commentaires. Mais elle répond de façon catégorique aux gens chez lesquels la guerre a pu faire naître certaine inquiétude à l'endroit de la production de films français.

"White Cap" domine!
S.S. FRONTENAC
AH! LA BONNE "WHITE CAP" ELLE DOMINE!
FRONTENAC White Cap ALE
BIÈRE
Frontenac
White Cap
T-2

DE L'AMOUR DE LA HAINE DE L'ANGOISSE

De l'amour surtout... de l'amour plus fort que tout...!

"YAMILE SOUS LES CEDRES"

Dans le vieux Liban maronite, citadelle chrétienne en terre musulmane, la jolie Yamilé, fille d'un cheik puissant, est promise depuis l'enfance au fils d'une famille amie : Khalil Khoury.

Les fiançailles sont l'occasion de grandes réjouissances au cours desquelles la froideur de sa fiancée ne manque pas d'éveiller chez Khalil une certaine inquiétude.. Cependant les jeunes gens doivent se marier aussitôt après la traditionnelle fête des Cèdres. Ainsi en a décidé le père de la jeune fille: Rachid El Hame.

Quelques semaines plus tard, sous les Cèdres millénaires sont réunis les montagnards du bourg de Bcharré où habitent les fiancés, et ceux des villages environnants.

La messe dite, jeunes et vieux se mettent à danser, à chanter, à pratiquer des jeux rustiques ou équestres. Mais au milieu de l'allégresse générale, une rencontre imprévue se produit qui va bouleverser l'existence de Yamilé: un beau prince arabe, Osman Bey El Hussein, vient avec son escorte se reposer quelques instants dans le voisinage. La beauté de Yamilé fait sur lui une immense impression. Les regards des jeunes gens se rencontrent : c'est le coup de foudre réciproque.

Yamilé finira par se laisser enlever par Osman qui décide d'en faire sa femme — son unique femme — et le mariage est célébré en grande pompe selon le rite musulman.

L'émoi est grand chez les Maronites. Le Conseil de Famille s'assemble. Il décide que Khalil et Boutros, le frère de Yamilé, se lanceront à la poursuite des ravisseurs. Mais les cavaliers arabes avaient trop d'avance sur eux et quand ils arrivent à les rejoindre, il est trop tard: la cérémonie nuptiale est près de se terminer.

Boutros et Khalil devront se rendre à Tripoli, où se trouve la résidence principale d'Osman pour essayer de reprendre Yamilé.

La jeune femme mène désormais la vie d'une princesse arabe dans le cadre merveilleux d'un palais oriental. Par la ruse et par l'argent, Boutros finira pas décider une de ses suivantes à la trahir. Dès le lendemain, mettant à profit l'absence d'Osman, il réussit à enlever Yamilé.

Ramenée de force chez son père, elle affrontera l'impitoyable Tribunal de Famille. Le curé de Bcharré, puis Khalil, s'efforceront en vain d'attendrir les juges improvisés. Ceux-ci sincèrement convaincus qu'elle a trahi sa foi, la condamnent à mort.

Pour la sauver quand même, Khalil propose de la prendre pour femme malgré tout ce qui s'est passé. Yamilé refuse: dans sa ferveur amoureuse pour Osman, elle préfère subir la terrible sentence. L'exécution doit avoir lieu immédiatement.

Une histoire vraie, passionnante et passionnée — un roman magnifique, bouleversant, VECU sous le beau ciel d'Orient.

Osman, prévenu par ses serviteurs de l'enlèvement de Yamilé, vole à son secours suivi d'une escorte. Il arrivera trop tard.

Au pied d'un cèdre géant, Yamilé a été fusillée à bout portant.

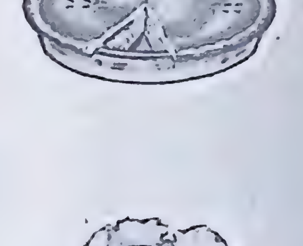
Osman ne pourra que recueillir son dernier regard, son dernier mot d'amour, tandis que caché à quelques pas, Khalil, terrassé par la douleur, assiste au suprême adieu de ces nouveaux amants éternels.

Trois jolies scènes du film. En bas, à gauche: Denise Bosc et José Noguéro. A droite: José Noguéro, Charles Vanel, Georges Mauloy (debout) et Denise Bosc. En haut, à droite: la délicieuse Denise à sa toilette nuptiale.

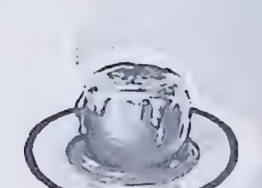
Les POMMES
Canadiennes sont délicieuses et BONNES pour la SANTE!

On vous offre les

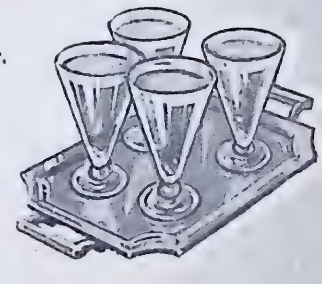
MEILLEURES POMMES DU MONDE



CES magnifiques pommes, la crème de notre récolte, étaient par les années passées, expédiées outre-mer, où elles faisaient les délices des gourmets. Cette année, à cause de la guerre, elles seront vendues au pays.



Vous ne pourrez pas ne pas les remarquer la prochaine fois que vous irez chez votre marchand ou chez votre épicier. Vous les verrez, ces beaux fruits mordorés, appétissants au possible, et vous serez tenté d'en prendre un et de mordre dedans à belles dents. Outre que ces pommes sont infiniment délicieuses, elles sont très bonnes pour la santé. Vous trouverez toutes les variétés de pommes: pour manger entre les repas ou aux repas; pour manger en salade et en dessert; pour faire cuire, pour faire des confitures, des bonbons, des gelées, des conserves.



Etant donné les exigences de la classification, on ne trouve dans les magasins que des pommes de qualité tout à fait supérieure.

Achetez des pommes MAINTENANT pour vous-mêmes et pour vos amis.

Service des marchés

MINISTERE FEDERAL DE L'AGRICULTURE, OTTAWA

Honorable James G. Gardiner, ministre.

PRÉCISEZ LA CATÉGORIE ET ACHETEZ AVEC CONFIANCE

Analyse et Critique des Films

Education de Prince

Comédie satirique

Réalisation: *Alexandre Esway.*
Auteur: *Maurice Donnay.*
Musique: *Manuel Rosenthal.*
Interprétation: *Elvire Popesco, Louis Jouvet, Alerme, Robert Lynen, Josette Day, Mireille Perrey et Charpin.*
Distribution: *France-Film.*

CARACTERE DU FILM. — Cette comédie d'une verve malicieuse est l'adaptation modernisée de l'oeuvre de Maurice Donnay. Cette pièce, devenue un film parlant, et bien parlant, est animée par huit excellents comédiens et une infinité de petits rôles composés avec truculence. Et la cocasse aventure du Prince Sacha, de la Reine-Mère de Silistrie et de Cercleux, l'homme à tout faire, se déroule dans les milieux élégants de Paris, tandis que se développe, en marge de l'intrigue politico-pétrolifère de la restauration de Silistrie, un délicieux roman d'amour. Film drôle et vivant, au nerveux dialogue.

SCENARIO. — *Le richissime industriel Chautard, qui a déjà largement payé pour garder le contrôle des pétroles de Silistrie, décide, avec la collaboration du débrouillard Cercleux, de faire monter sur le trône de ce pays, où l'on fusille tous les mois un dictateur militaire, la veuve du dernier roi, ou plutôt son beau-fils, le prince Sacha, héritier de la couronne. On installe somptueusement la Reine et le Prince, mais celui-ci se résigne mal à perdre le bonheur, symbolisé par l'exquise étudiante des Chartes: Marianne, fille d'un brave fabricant de jouets animés, habitant une péniche fleurie. En vain, Cercleux tentera-t-il de débaucher Sacha: Sacha reste inattaquable, il aime. Alors, tout s'arrangera. Les révolutionnaires reconnaîtront le nouveau roi, et Cercleux annoblira astucieusement Honorat, dont la fille pourra décemment devenir reine de Silistrie. Tandis que Chautard demeure maître des Pétroles Silistriens.*

TECHNIQUE. — Le film est traité dans la note mi-plaisante mi-satirique et les dialogues sont très souvent mordants, cyniques et d'une ironie très "démocratique". Très belle photographie et somptueux décors du meilleur style cinématographique. La musique est majestueuse.

INTERPRETATION. — Popesco, impétueuse, frivole, charmante, passionnée, mène le film avec Louis Jouvet, qui est dans sa meilleure forme, incisif, et par moment troublé au meilleur sens du mot, puisqu'il est censé subir le charme de la Reine. Leur scène de séduction est un éclat de rire constant. Robert Lynen est toujours le charmant romantique. Combien Alerme est drôle! et Charpin bonasse avec sensibilité! et Josette Day vraiment gracieuse! Mireille Perrey joue bien une scène qu'elle "glisse" avec tact et Temerson est parfait en valet de chambre sentencieux.

Grand-Père

Comédie sentimentale

Réalisation: *Robert Péguy.*
Musique: *Henri Poussigues.*
Interprétation: *Pierre Larquey, Josseline Gaël, Marcel Carpentier, Jean Chevrier, François Rodon, Jacotte, Catherine Fonteney, Milly Mathis.*
Distribution: *France-Film.*

CARACTERE DU FILM. — Une aimable comédie de moeurs où ne sont présentés vraiment que des gens vertueux et simples, qu'ils soient de condition modeste ou de vie luxueuse. C'est le type même du film de famille, aux bonnes traditions françaises.

SCENARIO. — *Grand-Père, vendeur de tuyaux aux courses, a une petite-fille: Jacotte, que sa maîtresse d'école envoie dans une institution charitable, dans un beau château tenu par une dame au grand coeur. La jolie fille d'un riche banquier passe ses loisirs à tenir compagnie aux fillettes. Un jeune millionnaire, revenu d'Amérique, s'intéressera si bien à cette institution qu'il fera acheter, anonymement, un château jadis possédé par la généreuse dame et qu'elle dut abandonner. Et ce château, il le lui fera restituer pour qu'elle en fasse une fondation pour garçons. Bientôt, tous ces braves gens, Jacotte et son grand-père compris, seront réunis autour du même idéal de bonté.*

TECHNIQUE. — Robert Péguy, qui connaît bien son métier, a insisté fort judicieusement sur toutes les scènes de l'enfance. Les parties où les petites danseuses font un ballet dans le parc, la fête enfantine, les récréations sont très bien traitées. La note sentimentale est bien venue, indiquée avec tact et légèreté. Remarquons la très belle photographie pleine de relief.

INTERPRETATION.—Pierre Larquey, délicieux grand-père, la petite Jacotte actrice déjà douée; une débutante adolescente pleine de promesses: Mauricette Mercereau, la jeune danseuse Annette Nevada, puis Milly Mathis, Carpentier, ronds et drôles; Catherine Fonteney, si racée et émouvante; enfin le jeune couple: Jean Chevrier et Josseline Gaël composent une excellente et sincère troupe.

Son Oncle de Normandie

Comédie sentimentale

Réalisation: *Jean Dréville.*
Musique: *Georges Auric.*
Interprétation: *Eddy Lombard, Jules Berry, Betty Stockfield, Pierre Larquey, Josseline Gaël, Pierre Stéphen, Janine Merrey, Mihalesco, Marcel Vallée, Paulais.*
Distribution: *France-Film.*

CARACTERE DU FILM. — L'idée de Son Oncle de Normandie est charmante: amener un richissime businessman new yorkais en Normandie, et lui faire goûter, après le tintamarre et la fièvre de son existence américaine, le charme et la douceur tranquilles de la vie de Honfleur. Quoique menue, la réalisation de l'idée n'en a pas moins de qualités et de goût. Il s'agit là d'une gentille comédie fantaisiste et gaie, jouée avec une alerte bonne humeur.

SCENARIO. — *Jim Baxter, un richissime industriel, héritier d'une dynastie de milliardaires américains, apprend par un notaire de Honfleur qu'il hérite d'un cottage en Normandie. Il part pour la France, mais le notaire est retenu sur le quai d'embarquement. Sous un faux nom, Baxter révolutionne la calme cité d'Honfleur. On le prend pour le ravisseur du notaire, il est jugé pour voies de fait envers le clerc de Maître Curot, qu'il a boxé parce qu'il lui déplait que ce jeune homme médiocre épouse Brigitte, la jolie nièce du notaire. Finalement, le retour en pleine audience du notaire Curot accompagné par la star d'Hollywood Ana Karola identifie légalement Jim Baxter qui est acquitté et ramènera aux Etats-Unis sa charmante épouse normande.*

TECHNIQUE. — La principale valeur de ce film est d'être gai, son manque de prétentions, sa joviale gentillesse lui font une couronne de jolies images. Originales idées techniques, comme l'animation des portraits de famille. Une fraîche réalisation bien orchestrée. Fine musique de Georges Auric.

INTERPRETATION. — Le comédien Eddy Lombard a une cordiale simplicité qui force la sympathie. Il est un "Jim Baxter" plaisant. Autour de lui l'autorité de Jules Berry (amusant valet de chambre maitre-jacques), la blondeur ravissante de Josseline Gaël, l'allure incomparable de Betty Stockfeld, et le talent de Larquey sont les atouts d'une troupe où l'on remarque encore Pierre Stéphen, discret dans la caricature Marcel Vallée, burlesque Président de Tribunal, la gentille Janine Merrey, Mihalesco en "Idiot du village", et la jolie soeur de Betty Stockfeld, Dahl Stockfeld.

L'Etrange nuit de Noël

Comédie dramatique

Réalisation: *Yvan Noé.*
Interprétation: *André Brûlé, Sylvia Bataille, Alcover, Pauline Carton, Raymond Galle, Pierrette Caillol, Werner Degan, Marcelle Géniat, Eddy Debray, Lucas-Gridoux.*
Distribution: *France-Film.*

CARACTERE DU FILM. — Nous retrouvons dans cette comédie policière d'Yvan Noé le personnage du Docteur Carter né dans "Le Château des Quatre Obèses" du même auteur-réalisateur. Cette fois l'action est située dans une demeure, en banlieue, et les jeunes gens, filles et garçons, composent à l'intrigue dramatique, une atmosphère de fraîcheur et de jeunesse bien sympathique. Cette nouvelle enquête criminelle aura les suffrages du public amateur du genre, et nous ne pouvons que constater son agrément et son intérêt soutenu de bout en bout.

SCENARIO. — *Dans la villa luxueuse d'un riche industriel, une vingtaine de jeunes gens et de jeunes filles sont réunis, une nuit de Noël pour le réveillon. Le propriétaire oncle des deux frères qui firent l'invitation, rentre inopinément de la chasse, et rendu furieux par cette fête avertit ses neveux qu'il les déshéritera. Une heure après il est trouvé empoisonné. Le Docteur Carter survenu conduit l'enquête. On soupçonne tout le monde, surtout les deux neveux tous ayant un mobile puissant, l'un l'intérêt, l'autre l'amour... Mais, après deux autres morts, dont l'une criminelle, le coupable est démasqué...*

TECHNIQUE. — Intrigue classique, conduite avec aisance et goût par un metteur en scène qui sait bâtir une action étant auteur de pièces et scénariste. Yvan Noé a dirigé son film sur un bon mouvement. Les silhouettes sont très bien venues, et chaque rôle est joué avec le relief dramatique, ce qui fait de cette production un spectacle de mystère très attachant. Bonne photographie d'une luminosité remarquable.

INTERPRETATION. — André Brûlé a de l'allure en détective énergique, et Jean Servais si sympathique, joue le docteur criminel avec une sobre persuasion. On déplore presque sa conduite. De charmants visages nouveaux de jeunes gens et de jeunes filles. Et l'autorité de Marcelle Géniat, d'Alcover, l'original visage de Werner Degan, la gentillesse de Sylvia Bataille et Raymond Galle, et le métier de Pauline Carton, Lucas-Gridoux, Pierrette Caillol soutiennent ce film.

C'est sous le sobriquet curieux de "Marie qu'a de ça" que la pétillante Arletty est la vedette du film "Circonstances atténuantes" avec le savoureux comique Michel Simon. A la façon dont Arletty tient tête au mystérieux Georges Lannes à une partie de dominos l'on peut comprendre que cette femme n'a pas froid aux yeux.

Le premier crime de Georges Rigaud

Dans le hall luxueux, banal, véridique d'un palace bruxellois dessiné par Jacques Colombier, J. Constant tourne l'une des premières scènes de *Dernier Refuge*.

Son héros, Georges Rigaud, ayant tué (c'est la première fois que le cinéma fait de lui un meurtrier), se sent, se sait méprisable et le dit. Tout le monde autour de lui vit normalement sa vie, lui seul vit une atroce tragédie morale. Pas un instant — et c'est par là que *Dernier Refuge* se différenciera de façon profonde de tant d'oeuvres modernes — personne, et lui-même moins que personne, ne tente d'en faire un justicier méconnu, de le ceindre d'une auréole, de le poser en redresseur de torts. Originalité extrême, on en conviendra.

Pour l'heure, enfoncé dans un fauteuil du hall, Georges Rigaud, de qui le talent prend vigueur et personnalité, considère, sous l'oeil de Mireille Balin et de Mila Parély, toutes deux hors du champ, Argentin qu'il assassinera dans quarante-huit heures. Il y a deux jours, il commençait, dans un luxueux appartement du même palace, à se sentir harcelé par le remords de ce crime.

Ainsi va le cinéma!...

▼

Yves Mirande prépare son prochain film. Celui-ci qui sera une étude humoristique des milieux de cinéma sera intitulé *Deux millions entièrement versés*.

▼

Le prochain film de Félix Gandéra aura pour titre *Levée d'écrou*. Jean Mugeli sera le directeur de cette production.

Pierrot et Colombine

Suite de la page 20

Celle-ci, désespérée, éclata en pleurs. Elle sanglotait en disant:

—Oh! oui, je vous aimais, et j'aurais été si heureuse de vous avoir pour fille, vous!...

—Vrai? Vrai? murmura Colombine, la serrant plus tendrement Vous seriez heureuse si c'était moi... Thérèse... Eh bien...

—Eh bien!... quoi?... balbutia la vieille regardant éperdument Colombine

—Vous ne devinez pas? murmura la jeune fille, les yeux en pleurs.

—Comment, c'est... c'est...

—Eh! oui, c'est moi, Thérèse! Elle ajouta, la caressant de ses mains fines

—Puisque vous me vouliez pour fille, prenez-moi, maintenant.

—Ah! c'est toi!... murmura Mme Liardon atterrée, mais pas trop mécontente au fond, car elle garda sur son épaule la tête câline de Colombine.

Cependant il lui en coûtait de céder. Elle cherchait une raison qui ne lui venait pas, dans l'ébranlement de son esprit, lorsqu'elle tressauta au bruit soudain qui éclatait à ses oreilles. Pierrot tombé assis sur une chaise, s'enfonçait les poings dans les yeux. Dans son attendrissement naïf, il sanglotait.

Alors, Mme Liardon, se soulageant, cria, les poings vers Pierrot:

—Misérable!

Pierrot glissa de sa chaise sur ses deux genoux qui claquèrent. Et il monta sa gamme, criant:

—Pardon! Pardon!...

—Animal! reprit la vieille... tu ne pouvais pas le dire plus tôt?

—Hein!... fit-il, débouchant ses yeux et cessant subitement de pleurer.

Il se releva et vint regarder sa mère tout près du visage.

—Alors... alors, dit-il, tu consens?...

—Il le faut bien, repliqua-t-elle avec une feinte dureté; puisque j'ai signé! Je n'ai pas envie de m'exposer aux frais d'un procès. Donc, si je cède...

Et elle riait maintenant.

—Compris, acheva Pierrot, accompagnant, d'une geste qui ponctuait le clignement de son oeil de mime, c'est par économie.

F I N.

CRescent 3523 — Jos. Benoit, Prop. CRescent 3524

GARAGE BENOIT Enrg

REPARATIONS GENERALES

Peinture DUCO, par Expert

7865 St-Hubert - - Montréal

(Près Villeray)

Saint-Cyr une ecole de courage et le creuset de l'heroisme francais

Un film merveilleux consacré aux jeunes héros de Saint-Cyr qui de par le monde défendent la civilisation et les plus nobles vertus

"Trois de Saint-Cyr" qui sera bientôt sur les écrans de Montréal et ceux de la province, est avant tout l'histoire de l'héroïsme, du courage et de la discipline.

Saint-Cyr c'est le West Point français avec cette différence que l'Ecole supérieure de guerre de Paris retrace ses origines dans les faits les plus glorieux de la vie de la nation française.

Il faudrait des pages et des pages pour raconter la vie et les actions d'éclat de tous les héros qui ont pris leurs galons à Saint-Cyr. La valeur l'honneur et le courage sont les qualités dominantes de ces jeunes hommes qui font une carrière des armes. Un film comme "Trois de Saint-Cyr" vient à son heure. Pendant que l'Europe est sur pied de guerre il fait bon de connaître la vie des futurs officiers de la grande armée française.

Gamelin a passé par Saint-Cyr; et combien d'autres !

C'est la première fois que le cinéma pénétrait dans cette Ecole militaire. Mais le cinéaste n'a pas voulu réaliser un film documentaire. Au contraire, il s est ingénié, en étudiant trois types différents, à nous donner la somme, la vraie image du militarisme français qui, disons-le tout de suite ne ressemble en rien à l'éducation des Junkers prussiens.

L'histoire, après avoir présenté Saint-Cyr et son personnel; après avoir décrit certaines coutumes quitte un peu l'Ecole pour se concentrer sur trois personnages de jeunes héros. Bien entendu l'amour ne tarde pas à entrer en scène et dès lors l'action se poursuit en un parallèle captivant : l'amour et la guerre. Résumons le scénario pour le bénéfice de nos lecteurs.

A Saint-Cyr, les anciens accueillent les nouveaux. Le Major : Mercier, et le Père Système : Parent, s'intéressent particulièrement au jeune Jean Lemoine, pour des raisons différentes. Mais malgré les heurts de leurs caractères, une amitié profonde se lie entre eux, d autant plus que Mercier est épris de Françoise, soeur de Lemoine. Cinq ans après, ils se retrouvent aux confins du désert de Syrie. Lemoine isolé dans un petit poste, sur le pipe-line, est encerclé par les dissidents. Il se défend héroïquement, mais succombe en faisant le coup de feu, tandis que la colonne de dégagement, menée par Mercier et Parent met en fuite l'ennemi. La prochaine promotion de Saint-Cyr sera celle du lieutenant Jean Lemoine.

En haut, à droite: Jean Chevrier, Roland Toutain et Jean Mercanton, trois valeureux officiers de Saint-Cyr. En bas, à gauche : Jean Mercanton, tombé au champ d'honneur. A droite, Hélène Perdrière dont le rôle est tout de courage et d'héroïsme.

Les chercheuses d'autographes poursuivent les stars

Une sorte d'association de jeunes gens font des victimes tous les jours chez les artistes parisiens. Un sport qui est devenu une "plaie".

Les Champs-Elysées, est l'avenue du cinéma parisien.

A ce titre, la belle avenue est le théâtre d'une pratique nouvelle qui en dit long sur le prestige dont jouissent auprès du public les stars de l'écran.

Des bandes de jeunes gens et de jeunes filles — surtout de jeunes filles — arpentent les trottoirs armés d'un stylo et d'un bloc; chaque fois qu'ils rencontrent une vedette connue, ces jeunes cinéphiles tendent leurs feuilles blanches et demandent un autographe!...

L'autre jour, à la terrasse de ce grand café des Champs-Elysées, Annie Ducaux et Lilian Harvey, assises à deux tables voisines, furent assaillies par ces bandes organisées et durent donner des pages entières de "Bonjour" et de "Bons souhaits".

Quand nous disons "bandes organisées", ce n'est point sans raison! Ces admirateurs des stars ont appris leur "métier"! Ils savent notamment que certaines heures sont beaucoup plus favorables que d'autres... De midi à une heure et de sept à neuf sont des "temps" excellents! Il ne leur viendrait pas à l'esprit de se promener, stylo dégainé, entre quatre heures et six heures de l'après-midi, qui sont des heures où la flânerie ne se porte pas.

Entre 6 et 8 heures par contre, il y a de l'espoir, et l'heure est même excellente. On sort de déjeuner de chez quelque bon traiteur des environs, on a fait un délicieux repas, l'humeur est joyeuse: on a quelques chances alors de recueillir plus qu'une simple signature ou même qu'un aimable "Sincèrement"! Si le bourgogne fut parfait et l'entremets délicat, on a sa petite chance d'obtenir une dédicace nominative...

Ces jeunes amateurs d'autographes se reconnaissent fort bien entre eux. Ils se font des signes d'intelligence, se donnent des "tuyaux" — il y a deux minutes, Préjean a tourné dans la rue; en vous dépêchant... Ils confrontent leur butin de la journée... On établit des records où Marlène compte pour quatre et Pierre Richard-Willm, que l'on ne rencontre jamais, pour dix... Ce sport a déjà ses champions imbattables...

Ainsi, les Champs-Elysées et les rues adjacentes sont transformés en un vaste terrain de chasse aux vedettes. Chasse paradoxale où les tireurs sont remplis de bonnes intentions à l'égard du gibier qui est ravi de se faire prendre...

■ ■ ■

Souvenirs de l'Entente Cordiale

par DORVILLE

Le rôle du vieux cocher de fiacre, que Marcel L'Herbier a bien voulu me confier dans *Entente Cordiale*, m'a rappelé de bien bons souvenirs.

En effet, je me trouvais à Londres au moment du couronnement d'Edouard VII. J'ai assisté à des fêtes et des défilés d'une ampleur extraordinaire.

Pour en revenir à mon rôle, s'il m'a particulièrement intéressé c'est que le personnage du cocher est vrai, il a existé, il est vécu.

Je me souviens qu'avant la guerre, nous nous retrouvions tous, les copains et moi, après le spectacle, à l'"Auberge du Clou".

On y rencontrait des auteurs, des directeurs, des artistes: Feydeau, Raimu, Urban, Paul Ardot, Rip Flatteau, etc... Nous avions notre "cocher copain", le père Moreau, qui nous reconduisait à tour de rôle à domicile. C'était d'abord Pougaud, la vedette du Châtelet qui fit la joie des enfants pendant tant d'années le plus sérieux de la bande, qui embarquait le premier.

Noctambule invétéré, le dernier tour m'était réservé. "Et hue Cocotte!", nous voilà partis, Moreau sur son siège, moi dans la bagnole.

Cinq heures du matin; la conversation commençait:

—Henri, ça va, me disait-il, en me tutoyant bien entendu.

—Très bien, et toi, ma vieille...

Et le dialogue se poursuivait de Montmartre au boulevard Voltaire où j'habitais.

—Regarde mon cheval si y tient bien le pavé!

Au même instant le pauvre canasson avait comme par hasard, les quatre fers en l'air.

...Je sautais de la voiture; j'étais arrivé à destination.

—Rentre, Henri, me disait Moreau ta mère va être inquiète

—T'en fais pas, j'vais arranger ça.

Je grimpais les escaliers, j'arrivais dans ma petite chambre, j'ouvrais la fenêtre en respirant à pleins poumons l'air pur et matinal du printemps... A travers les arbres j'apercevais mon père Moreau en train de réparer ses brancards.

Pour en revenir à *l'Entente Cordiale*, quand le roi Edouard VII est venu à Paris, j'étais à l'Olympia. Un soir, comme il devait se rendre à l'Opéra en passant devant ce music-hall, nous nous étions procuré une grande échelle double pour voir passer le cortège. Vingt personnes au moins se disputaient les échelons. Une vraie grappe humaine.

J'étais grimpé au milieu de l'échelle, un pied appuyé de chaque côté, j'avais l'air d'en soutenir le poids, car l'échelle était pleine à craquer et c'est ce qu'elle fit, dans un bruit atrocement sinistre, au moment où l'escorte des cuirassiers s'avançait. Quelle dégringolade les uns sur les autres, la tête en bas, les jambes en l'air, des hommes, des femmes, de jolies artistes, de belles spectatrices, les chasseurs, les contrôleurs, un mélange indescriptible, des cris, des entorses, des bras cassés... Je saignais du nez, couvert d'ecchymoses, mon veston complètement arraché, vous parlez d'une rigolade... C'est le souvenir le plus marquant que j'ai gardé de *l'Entente Cordiale*.

UNE SOIREE SYMBOLIQUE

Lundi 27 novembre à 11 heures au Saint-Denis devant Lord et Lady Tweedsmuir, gouverneur général du Canada et le comte et la comtesse Robert de Dampierre, ministre de la France au Canada le film "Entente Cordiale" a été présenté. Cette soirée sous l'égide de la Ligue de la Jeunesse Féminine et rendue possible grâce à la générosité de France-Film a remporté un succès sans précédent dans les annales mondaines de la Métropole.

La présence du gouverneur général et celle du ministre de France prenaient la valeur d'un symbole. L'Entente cordiale réussie par Edouard VII et le premier ministre français Delcassé a survécu jusqu'à nos jours et c'est pourquoi le gouverneur général du Canada de même que le ministre de France ont tenu à rendre un nouvel hommage à cette Entente des deux plus grandes races du monde, remparts indéfectibles de la civilisation.

▼

Georges Rollin, qui achève "Notre-Dame de la Mouise" sous la direction de Robert Péguy, commencera aussitôt ce film terminé son rôle dans "l'Embuscade", à côté de Pierre Renoir. De chef d'orchestre, dans "Accord Final", il est devenu chiffonnier et de chiffonnier il deviendra ingénieur.

▼

Le film que prépare Pierre Billon ne sera pas *Bournazel*. Reconstituant sur un plus vaste ensemble les principales étapes de la conquête de l'Algérie, le scénario de Paul Bringuier s'intitulera *La Chevauchée héroïque*.

BACH DANS "MON CURE CHEZ LES RICHES".

Le bon comique Alerme, l'artiste émérite Bach et l'aguichante Elvire Popesco sont les protagonistes du film "Mon Curé chez les Riches". C'est un rôle en or pour Bach que celui de l'abbé Pellegrin.

Programmes des Cinémas de Province

THEATRE "ROYAL" — Louiseville

3 et 4 DECEMBRE	—CARREFOUR
7 au 11 "	—GOLGOTHA
14 au 16 "	—PLUIE D'OR
17 et 18 "	—L'AFFAIRE LAFARGE
21 au 23 "	—BACH DETECTIVE
24 et 25 "	—MARTHE RICHARD
28 au 30 "	—LA BELLE EQUIPE

Théâtre "AUDITORIUM" — Shawinigan

30 NOV.-1er-2 DEC.	—BAR DU SUD
7 au 9 DECEMBRE	—DEUX DE LA RESERVE
14 au 16 "	—LE TRAIN POUR VENISE
21 au 23 "	—GANGSTERS DU CHATEAU D'IF
28 au 30 "	—AVION DE MINUIT

Théâtre "ROXY" — Shawinigan Falls

3 au 6 DECEMBRE	—RETOUR A L'AUBE
10 au 13 "	—VOLEUR DE FEMMES
17 au 20 "	—JE CHANTE
24 au 27 "	—RAPHAEL LE TATOUE

Théâtre "GEORGES"—St-Georges, Beauce

6 au 8 DECEMBRE	—L'OCCIDENT
13 au 15 "	—TROIS ARTILLEURS EN VADROUILLE
20 au 22 "	—REGAIN
27 au 29 "	—LA CHANSON DU SOUVENIR

THEATRE "ALMA" — Riverbend

2 au 4 DECEMBRE	—LES PIRATES DU RAIL
9 au 11 "	—GARGOUSSE
16 au 18 "	—MARTHE RICHARD
23 au 25 "	—LE TIGRE DU BENGALE
30-31 DEC.-1er JANV.	—LE TOMBEAU HINDOU

J. C. SAINDON — Sayabec

2 DECEMBRE	—LE MORT EN FUITE
9 "	—JOSETTE
16 "	—L'HOMME DU JOUR
23 "	—MISTER FLOW
30 "	—AVENTURE A PARIS

Théâtre "CAPITOL" — Chicoutimi

1- 2 DECEMBRE	—LES GANGSTERS DE L'EXPOSITION
4- 5 "	—L'AFFAIRE LAFARGE
8- 9 "	—ALTITUDE 3,200
11-12 "	—CITE DES LUMIERES
15-16 "	—UN FICHU METIER
18-19 "	—PRINCE BOUBOULE
22-23 "	—C'EST LUI QUE JE VEUX

Théâtre "CARTIER" — Timmins, Ont.

6 DECEMBRE	—GOSSE DE RICHE
13 "	—PAIX SUR LE RHIN
20 "	—SI TU REVIENS
27 "	—L'AFFAIRE LAFARGE

Théâtre "PRINCESSE" — Rvière-du-Loup

6 au 8 DECEMBRE	—LA MARSEILLAISE
13 au 15 "	—LA FEMME DU BOULANGER
20 au 22 "	—PRISONS DE FEMMES
27 au 29 "	—LE DRAME DE SHANGHAI

Théâtre "RIALTO" — Farnham

3 et 4 DECEMBRE	—LE TOMBEAU HINDOU
10 et 11 "	—MADEMOISELLE MA MERE
17 et 18 "	—LA CHANSON DU SOUVENIR
24 "	LE DRAME DE SHANGHAI

Théâtre "LAURIER" — Mont-Laurier

2- 3 DECEMBRE	—PRINCESSE TAM TAM
6- 7 "	—BALTHAZAR
9-10 "	—REGAIN
13-14 "	—L'ONCLE DE PEKIN
16-17 "	—L'ESCADRILLE DE LA CHANCE
	—L'ASSASSIN EST PARMI VOUS
20-21 "	—LES PIRATES DU RAIL
23-24 "	—CIBOULETTE
25-26 "	—NUITS DE PRINCES
27-28 "	—ZOUZOU
30-31 "	—LA LIBERTE
	—LE RESERVISTE IMPROVISE

Théâtre "CHATEAU" — Port-Alfred

4- 5 DECEMBRE	—ALEXIS GENTLEMAN CHAUFFEUR
6- 7 "	—BAR DU SUD
11-12 "	—CARREFOUR
13-14 "	—LES GANGSTERS DE L'EXPOSITION
18-19 "	—PAIX SUR LE RHIN

Théâtre "MALARTIC" — Malartic

12 DECEMBRE	—DOUBLE CRIME SUR LA LIGNE MAGINOT
26 "	—LA GRANDE ILLUSION

Théâtre "EDEN" — Sorel

3- 4 DECEMBRE	—LE SCHPOUNTZ
	—L'ASSASSIN EST PARMI VOUS
10-11 "	—MARTHE RICHARD
	—VOGUE MON COEUR
17-18 "	—CES DAMES AUX CHAPEAUX VERTS
	—ARENES JOYEUSES

Théâtre "CARTIER" — Granby

3 au 6 DECEMBRE	—LOUISE
	—SOMMES-NOUS DEFENDUS?
10 au 13 "	—LE DRAME DE SHANGHAI
	—PETITE PESTE
17 au 20 "	—BARNABE
	—VIDOCQ
24 au 27 "	—ORAGE
	—LA NUIT SILENCIEUSE

Théâtre "GEORGES" — Ste-Thérèse

3- 4 DECEMBRE	—SERGE PANINE
10-11 "	—LE SCHPOUNTZ
17-18 "	—LA MARSEILLAISE
24-25 "	—MA SOEUR DE LAIT

Théâtre "NATIONAL" — Matane

30 NOV.-1er-2 DEC.	—MADEMOISELLE DOCTEUR
3 au 6 DECEMBRE	—LE HEROS DE LA MARNE
7 au 9 "	—LE PARADIS DES VOLEURS
10 au 13 "	—GIBRALTAR
14 au 16 "	—TOUT S'ARRANGE
17 au 20 "	—FEUX DE JOIE
21 au 23 "	—LA FEMME DE MES REVES
24 au 27 "	—LA FEMME DU BOULANGER

"BEY'S CINEMA — Thetford Mines

3 DECEMBRE	—L'INNOCENT
6- 7 "	—KATIA
10 "	—LE MARI DE LA REINE
13-14 "	—NUITS BLANCHES DE ST-PETERSBOURG
17 "	—LA GLU
20-21 "	—TEMPETE SUR L'ASIE
24 "	—FEMMES
27-28 "	—ALERTE EN MEDITERRANEE
31 "	—CLODOCHE

Théâtre "LAURIER" — Hull

3 au 5 DECEMBRE	—LA CHANSON DE L'ADIEU
	—LE CAPITAINE BENOIT
10 au 12 "	—FEUX DE JOIE
	—LE CALVAIRE DE CIMIEZ
17 au 19 "	—BELLE ETOILE
	—FORT DOLORES
24 au 26 "	—DOUBLE CRIME SUR LA LIGNE MAGINOT
	—PORT ARTHUR
31 DEC.-1er-2 JANV.	—VOLEUR DE FEMMES
	—L'ETRANGE NUIT DE NOEL

Théâtre "VICTORIA" — Victoriaville

2 et 4 DECEMBRE	—VIDOCQ
7 "	—LES ROIS DE LA FLOTTE
9 et 11 "	—BARNABE
14 "	—NOTRE DAME D'AMOUR
16 et 18 "	—MOLLENARD
21 "	—LES GANGSTERS DE L'EXPOSITION
23 et 25 "	—DEUX DE LA RESERVE
28 "	—L'HOMME DE NULLE PART

Cinéma et Académie de Musique — Lévis

6 au 12 DECEMBRE	—PRISON SANS BARREAUX
13 au 19 "	—LA GOUALEUSE
20 au 26 "	—LES DEUX COMBINARDS
27 DEC. au 2 JANV.	—TROIS ARTILLEURS EN VADROUILLE

Théâtre "CAPITOL" — Saint-Jean

3- 4 DECEMBRE	—WERTHER
	—LE CHAMPION DE CES DAMES
10-11 "	—JE CHANTE
	—LES DISPARUS DE ST-AGIL
17-18 "	—RETOUR A L'AUBE
	—BACH MILLIONNAIRE
24-25 "	—J'ETAIS UNE AVENTURIERE
	—JOLI MONDE
31 DEC.-1er JANV.	—MADEMOISELLE DOCTEUR
	—LA MADONE DE L'ATLANTIQUE

Il existe **deux façons** *de faire de la publicité*

La mauvaise

Au hasard en se fiant aux rumeurs, à l'à peu près et aux chiffres fantaisistes et non prouvés.

La bonne

En se basant sur des faits prouvés et des chiffres dont la vérification est établie par une firme autorisée, c'est-à-dire l'ABC.

Pour avoir de bons résultats

Annoncez dans "Le Courrier du Cinéma"

Le Courrier du Cinéma est membre de l'A.B.C.

Un cadeau nouveau genre
une nouveauté qui plaira
un souvenir qui dure longtemps

Abonnez vos amis au

"Courrier du Cinéma"

50 sous pour 12 numéros
24 numéros pour **un dollar**

637 ouest, rue Craig — MONTREAL